

Max Biro
Clément Harari

La jeunesse de Calmoun,

Collection L comme Littérature
ISBN en cours
Avril 2007



LIVRE I

CHAPITRE 1

Brahim conduisait une vieille Hillman des années 50, pas trop pourrie, poussièrè, un peu cabossée, rouillée, petite pour un taxi.

Il allait vers l'aéroport.

Le mois précédent, il avait trouvé un américain, l'avait transporté, 15 jours, avait rendu services, hôtel, restau, kif, putès : «une fille de la bonne société, 17 ans, pas cher»... « Un petit jeune, non ? »

Il avait payé ses retards de loyer avec le plumage du pigeon.

Brahim arrivait vers la station de taxis de l'aéroport.

Il vit, son prochain client.

«OUI BON ! Yom saïd».

Sur le trottoir, un homme, sa valise ouverte, laissant les chemises, une trousse de toilette se répandre dans la poussière, les papiers gras et les mégots.

L'homme avait une soixantaine d'années, pas grand, plutôt gros, rouge de teint, ce rouge des rouquins, teint immuable quand les cheveux sont devenus blancs, une petite barbiche de docteur de Western, un short.

Il était accompagné d'une femme pas très jeune non plus, habillée de clair, très hiératique, irritée de la maladresse de son mari, une femme qui avait été belle, très belle.

Brahim planta son taxi là, courut, prit les choses en main, aida à remplir la valise, la referma à peu près.

«Come on, taxi, not expensive, come on, come on».

La femme fit oui de la tête, l'homme reprit la direction des opérations : «Garden city !»

«Garden city OK...». Brahim ouvrit les portes, cérémonieux, rassurant, jeta les deux bagages dans le coffre.

Il allait démarrer.

Un flic l'accroche, «à la queue, tu maraudes, YA 'ars Décharge tes clients vite, vite ! »

« Va te faire enculer».

Des cris, du bruit, une bagarre, le flic s'en va.

Brahim démarre... Brahim à haute voix « Bon pigeon » et souriant, «Hôtel, Sir, GOOD HOTEL ?»

«Garden city !»

«Seventeen kilometers to Cairo Mister, Heliopolis Great circulation, modern, Egypt ! Great country ! Tomorrow, with me, look, beautiful palace !»

Le bruit rendait fou Harari, il avait vu le désert, il y a trente ans, ici.

Du taxi, il ne voyait pas l'Egypte de son enfance. L'Egypte n'avait récolté que des moissons de voitures rouillées, embouteillées, et un bruit de cataracte de klaxons.

Le taxi traversait Héliopolis à lentes séquences de routes et de ralentissements, d'arrêts.

Ils passèrent devant une synagogue délaissée.

Le Baron Empain avait dit :

« Je veux être enterré au Paradis terrestre ».

Ici ! Qu'est devenu le Paradis terrestre ?

«Beautiful Egypt, you understand ?»

Harari écoutait cette langue de cuisine et d'aéroport, qui envahit le monde et se limite aux échanges de touristes et aux changes occultes de dollars.

«Mon brave. Te fatigues pas en Anglais Je suis né ici».

Brahim dans sa surprise freina, le conducteur qui le suivait à quinze mètres dans une guimbarde, se mit en travers pour l'éviter et injuria Brahim :

«Qu'une datte noire entre dans le cul de ta mère, la fille de chienne en chaleur, par devant et par derrière ! »

Toute l'adolescence d'Harari l'envahissait à écouter les deux conducteurs.

Les deux voitures se bloquaient côte à côte, feu rouge exceptionnellement respecté ou accident en aval.

Harari baissa la vitre : « Ne t'en fais pas c'est ma faute haak 'aleya».

«Walla» «tu es vraiment Egyptien !»

«Je m'appelle Harari, Clément Harari, ils disent en Europe, ici Calmoun, Calmoun Harari, j'étais le jeune Calmoun, comme ton père et le père de ton père et de son père, aussi loin que tu veux, en djellaba.»

Que reste t'il du petit Calmoun dans ce vieil Harari ?

Il se revoit enfant, sur le balcon de la maison de ses parents à Héliopolis, le balcon d'en face était tout proche, de la rue montait une clameur.

Il voyait comme hier, la foule, les drapeaux rouges, le fleuve à ses pieds de petit garçon de cinq ans, les grands tissus qui flottaient.

Il serrait sa petite main sur la peinture écaillée noire de la fonte ouvragée, un cri que dans un premier temps, on ne distinguait pas dans la clameur, était scandé puis psalmodié : «Saad, Saad».

Toute sa vie le sentiment de fraternité et d'exaltation monterait en lui lors des mouvements populaires, viendrait comme un écho de ce jour, première scène d'un immense opéra, il se raccrocherait, emporté par les flots, parcelle infime !

Fraternité envahissante ressentie, côte à côte, amour romantique, il le cherchera, donnant à sa raison les raisons raisonnables, nostalgie.

Sa mère, les cheveux gris tirés en chignon bien serré, robe bien coupée, moderne, occidentale ou bien jupe et corsage blanc repassé, légèrement empesé, sa mère venait le prendre par la main et le faisait rentrer, dans la grande salle à manger, fermait la fenêtre de la rue.

Elle n'aurait pas pensé révolution, elle ne savait pas ce

que c'était.

C'était incongru ce ronflement de la foule, du peuple, alors elle le faisait rentrer.

C'était une famille ouverte, allant vers le progrès, mais elle cuisinait pour tous dans une cuisine, petit recoin, sur des réchauds à mèche, orientaux.

Cette femme, pondait tous les deux ans, régulièrement un petit Harari, heureuse pour un garçon, supportant le coup du sort pour une fille !

Comment aurait-elle pu savoir ce qu'étaient ces fleuves d'espérance et de colère se brisant sur le protectorat britannique.

Elle ne savait pas se servir de l'argent, confondait les pièces. Elle ne sortait pas.

Elle ne faisait pas le marché.

Elle vivait une vie parallèle avec les autres femmes de la famille. Elle allait au temple, le samedi, séparée des hommes.

Elle venait d'Alep, ils n'étaient que des Juifs si semblables et si différents des Arabes.

Tout petit enfant avec les Teffilims, et le Talet, toutes les fêtes, toutes, venaient, Pourim, Yom Kippour, Pessah, Souccoth.

Sa mère l'avait mené jusqu'à la table, ses frères et sœurs tous plus vieux, six, étaient déjà assis.

Son père avait une assiette, symbolique, mais repérait un morceau, et le piquait, seigneurial, chez l'un ou chez l'autre. La mère durant le repas, servait le repas debout toujours debout, derrière son monde, attentive, invisible, présente.

La table était chargée de plats différents aux préférences de chacun, des fils d'abord, mais les filles étaient à l'assaut de leur égalité.

Youssef, appelait la bénédiction de l'Eternel sur la famille, au Shabbat, tous les jours goûtait dans le silence, un premier morceau regardant sa femme, sentencieux oracle, disait : «bien, un peu trop de sel».

Elle ? Elle avait l'impression d'avoir perdu son honneur. Il goûtait alors le riz, le riz quotidien, le Maréchal des aliments. S'il semblait être satisfait, elle retrouvait son active sérénité.

Toujours inflammable, elle se mettait à se plaindre, se lamentant, «Pourquoi es-tu mon mari ? », elle se dirigeait vers la fenêtre, menaçait de se jeter, pour mettre fin à une si terrible vie, puis dans l'indifférence générale, après une scène de vingt minutes, pleine d'imprécations, de lamentations, retournait comme si de rien n'était à ses travaux.

Lors du mariage, le beau-père n'avait-il pas dit la formule rituelle : «Prends la, elle sera esclave en ta cuisine».

La politique entrainait le long de ces repas, le père au courant du moindre fait, en dissertait avec les aînés, garçons et filles, s'opposait ou approuvait les interventions de ses amis invités, mais d'une manière à la fois éloignée partielle et passionnée, ou tel un sage talmudiste serein et désincarné.

L'enfant savait qui était président du conseil en France, quel était le premier port exportateur de riz (Rangoon), ce que faisait la chambre bleue horizon, ce que fut la première révolution russe de 1905, qui était Béla Kun, l'éphémère dictateur rouge Magyar.

Mais bientôt, la famille quitta Le Caire.

Les souvenirs, les plus nombreux que garda l'enfant sont ceux d'Alexandrie.

Calmoun, là, vivait au centre du monde, sur les terres de Cléopâtre, sur le port, Pompée lui était contemporain. Il allait du bureau de son père, à l'école en passant par le camp de César.

Un jour, par le chemin des écoliers, comme il aimait le faire, il avait alors une douzaine d'années, il s'assit devant une maison en construction.

Des hommes torse nu, vêtus d'une sorte de pantalon

presque pagne, des hommes, égyptiens millénaires, taillaient des pierres, d'autres les montaient grâce à une corde et au système démultiplicateur de deux moufles à trois gorges, en bois.

Des manœuvres s'activaient de-ci de-là, un chef d'équipe pris de colère se mit à crier, il faisait chaud, la poussière montait.

D'un café, où il jouait aux cartes un européen sortit, grec ou italien, il appela le chef d'équipe, commença à parler ferme mais tranquille, l'autre ayant répondu, le Grec se mit à hurler, donna des ordres et repartit dans la fraîcheur taper la carte .

L'Egyptien rejoignit le chantier, criant, insultant.

Les hommes peu impressionnés, pleins de soumission semblèrent accélérer.

Le Grec ressortit, jeta un regard satisfait, rejoignit son ombre fraîche devant le tapis rouge à la gloire d'un café connu.

Calmoun raconta la scène à son père, son frère aîné, Albert, de son vrai prénom Abramino prononça le mot exploitation.

La famille vivait de l'exploitation, du commerce. Abramino était très véhément sur la prédation des Européens, des Anglais particulièrement, de la bourgeoisie en général.

Les Harari, eux-aussi, vivaient sur le dos de la bête sans en avoir conscience.

Chez ce père, moderne et pourtant pieux, surgissaient aussi des restes d'idées reçues «Votre cousine Esther a osé se mettre en pantalon !» Dans sa réprobation perçait l'admiration pour le corps de cette jeune femme, pureté, pureté !

Les sédiments se déposaient, dans l'esprit de l'enfant, ils deviendraient matériaux indestructibles de son avenir.

Déjà Calmoun lisait, lisait, lisait ! En français !

Il retrouvait les lieux, les personnages, dans un énorme théâtre traversant les temps.

Il allait à l'école, entre deux rangs de petits vendeurs,

petits marchands de légumes, marchands d'amaaaaandes posées sur un tissu, étals larges d'un pas, marchands de fèves et leurs paniers, marchands de vieilles étoffes, fripiers, chiffonniers, vendeurs de thé dans une espèce de broc de cuivre, chauffant l'eau sur un réchaud à mèche, marchands de tout, marchands de rien, marchands de misère et de souffle de vie.

Il y avait sur un tapis usé de bédouin, des revues et des livres usagés, usés, certains neufs et pas encore coupés, dans toutes les langues de Babel, toutes les langues d'Egypte, arabe, anglais, italien, français, grec, espagnol, allemand, turc, persan.

Le vendeur petit, vieux, sec, maigre, dans sa gallabieh tachée, passée, élimée, coiffé d'un tarbouche de basse qualité, dont la couleur au repassage avait viré du rouge au grenat avec des auréoles, ne savait pas lire, ou bien parlait dix langues, allez savoir, c'est l'Egypte !

Calmoun farfouilla, et un nom apparut : Barbusse, il avait lu Barbusse, *Le Feu*, un livre de son frère Albert.

Il prit le livre et marchanda, expert, le marchand amusé de sa pugnacité le lui laissa pour une symbolique piécette.

Le livre portait un titre, un nom que l'adolescent connaissait : Staline, c'était un panégyrique, une hagiographie, une laudation, il le lut, le relut, l'apprit, le digéra.

En 1922, Rachel, une cousine syrienne du beau-frère de Youssef, écrivit, apparemment inquiète, pour demander quels étaient ces événements qui se passaient dans l'empire tsariste, elle avait des parents éloignés là bas, comme tout Juif a des parents en tout lieu.

Le récit des dernières ondes des troubles de 1905 avait atteint son village, à cent kilomètres d'Alep.

Le taxi freina brusquement.

«Ne rêve pas Clément » dit Liliane. Clément ne rêvait pas il avait plongé dans son passé, il était Calmoun, en Egypte en 1925, il se retrouvait cette fois sur le chemin de

l'école Saint Joseph, les odeurs, les odeurs d'épices, les senteurs de menthe, de pauvreté, les odeurs de teintures, de crottin.

Lui le petit Juif était allé à l'école Saint-Joseph à Alexandrie, la famille venait de s'installer pas loin du quartier du commerce et de la Bourse.

L'école juive de la Communauté, due à des bienfaiteurs, était réservée à des Juifs très pauvres, très pauvres.

Il y avait tout en haut de riches Européens, aristocrates, bien que Juifs parfois ennoblis, de titres achetés ou offerts, espoir ou reconnaissance de services, par des princes Allemands, ou bien même le pape.

Il y avait ensuite les riches commerçants qui avaient reçu la nationalité d'un pays colonisateur avide d'un représentant plein d'entregent. Mêlés à ceux-là, les Juifs de l'empire turc défunt, Syriens, Turcs, Egyptiens aussi.

Tout en bas, de misérables artisans comme leurs frères arabes dont beaucoup de pêcheurs sur le Nil, illettrés, misérables, misérables, miséreux.

Ils étaient là, depuis le fond des temps, peut-être n'avaient-ils pas suivi Moïse hors d'Egypte.

C'est pour ceux-là que la Communauté, un peu honteuse avait fait l'école juive.

Ils étaient bien utiles, ils permettaient aux autres de remplir leur devoir d'aumône.

Les aristocrates, comme le baron Menase, payaient.

L'école juive était pour les pauvres. Les autres dans leur volonté d'ascension mettaient leurs enfants dans les écoles françaises, rayonnantes de culture émancipatrice, lumière de libération, 1789, France, choses lointaines, contradictoires, confuses, snobisme, respect du savoir, soif de culture, imprécision de l'identité, précision de cette identité, absence d'interrogation, influence des Saint-Simoniens sur la modernité de l'Egypte.

Un sourire plissa les yeux tout entourés de rides et de ridules bienveillantes du vieil homme plongeant dans ses racines, le sourire c'était pour la livre égyptienne trouvée

par terre, sur le dallage de la rue en pente, il y avait plus d'un demi-siècle.

Le billet était détrempe et collé sur la pierre lissée par le cheminement.

C'était un de ces billets d'une livre, de grand format, il le revoyait, quatre fois plus grand que les billets actuels. A neuf, ils vivaient largement avec sept livres par mois.

Le Révérend Père Léonce, faisait le catéchisme en cachette de leur famille, aux quelques petits Juifs, en âge de préparer la communion.

Les parents ne s'en rendaient pas compte.

Les parents ne parlaient qu'arabe, hébreu, pour lire la « thora » au temple (on ne disait pas synagogue).

La mère à sa cuisine, dirigeait le domestique arabe, surveillait les blanchisseuses qui venaient deux fois par semaine.

Lorsque Calmoun rentrait, le père lui tendait sa main à baiser. C'était la plus grande effusion physique qu'ils eussent entre eux.

Ce soir-là, Calmoun voulut raconter sa bonne action :

«J'ai trouvé un billet d'une livre, je l'ai donné au père Léonce pour les pauvres de la paroisse.

Le directeur est venu, il m'a félicité, devant la classe.»

Calmoun attendait de son père un distant et solide mot de satisfaction et d'estime, de sa mère, des tendresses pour un garçon qui allait si allègrement sur le chemin du bien et du salut.

Calmoun mélangeait un peu les chauds instants de lecture au temple avec tous les châles de prière, le chantre hébreu, les lumières, et la morale catholique occulte du père Léonce dans l'odeur d'encens de la chapelle de St Joseph.

Clément se revoyait l'hostie sur la langue, ainsi il avait mangé le Seigneur. «Ceci est mon corps, ceci est mon sang» il avait bouffé du Juif , de ce petit Juif renégat lucide et plein de bonté ! Jésus, Yeshue , quelle idée de donner à manger son Dieu, anthropophages !

Il ne se souvenait pas d'une cérémonie de communion.

Arracher une âme aux fils d'Abraham, c'était un devoir délicat dans cette Egypte tolérante du début du siècle où se mêlaient inextricablement les influences, le commerce britannique, les pouvoirs égyptiens et anglais, dont les notables se retrouvaient fraternellement dans des loges de la Grande Loge d'Angleterre, du Grand Orient de France ou d'Italie. Dans une concurrence de pouvoir, d'affaires et de respect des religions, la ligne directrice commune était: « ne pas tuer, la poule aux œufs d'or ».

Le frère aîné et la cousine Marie se rendirent à l'école accompagnées du père. Abramino et Marie seuls parlaient français.

La cousine était, dans de telles circonstances, une véritable ogresse, agressive, pleine de mauvaise foi, sûre de son bon droit, convaincue de la justesse de sa cause parce que c'était sa cause.

Pourtant qu'elle était belle la cousine Marie, avec ses cheveux roux, de flamme, sa peau blanche de lait, ses yeux verts de lac. Belle et mégère à la fois, sans gêne en tout, sans crainte en rien, dominatrice et tonitruante, en colère et en douceur.

Avec la fermeté d'une femme honorable et honorée, elle expliqua que les Harari avaient donné une livre pour payer plusieurs mois de scolarité de Calmoun, qu'il fallait que l'école rende, que faute de rendre, les Harari déserteraient St Joseph, et les alliés, et les cousins, et les proches, et les clients de chacun des Harari en feraient autant.

Leurs aumônes les Harari les faisaient directement aux Juifs nécessiteux. Que la livre n'était pas l'objet de la démarche, mais que le principe seul était en cause, et que l'on irait s'il le fallait au caracol (le commissariat).

Et l'on y alla, quelques semaines plus tard.

Entre temps, un scandale souleva la communauté: Le frère Léonce, irrité, en colère, avait traité un enfant de sale Juif, les camarades le répétèrent, les parents protestèrent, les journaux s'en emparèrent, le gouvernement intervint sous la pression des Juifs, des francs maçons, du Bné

Brith.

Le scandale n'eut pas été plus grand s'il eut été question de pédophilie, de sodomie, de viol, d'attouchements divers !

Les analyses des ambassades, anglaise et française, les gloses qu'en firent les salons, les inquiétudes de l'Eglise, la colère du rabinat, les cris des imams, la perversité des journalistes, les exégèses en loge, tout préludait une tempête comme les aiment les bourgeoisies intellectuelles, les cercles dirigeants, pour de futiles et symboliques faits.

Le peuple, lui, inquiet le matin de n'avoir pas pour le soir l'écuelle de fèves bouillies vivait dans le présent, l'immuabilité des choses et l'ignorance.

L'Egypte n'était-elle que tous ces Juifs, Syriens, Egyptiens, Grecs, Turcs, avec des passeports français, grecs, britanniques, conseillers des princes ou des Anglais, courtiers en coton, négociants et banquiers usuriers des rois, se targuant de leur appartenance à l'Egypte, de leur citoyenneté occidentale, jouant le même jeu que ces banquiers de l'empire ottoman, turcs et français, comme les Ballardur, souris ou oiseau comme la chauve-souris.... ou le vampire.... ?

«L'Egypte était ouverte, la Science, allait la féconder et réveiller sa civilisation fondatrice !».

Le 22 février, de cette année 1922, l'Angleterre avait renoncé à son protectorat, mais le roi Fouad s'appuyait, était appuyé, lourdement, par les 7000 anglais et la marine qui stationnaient sur la Patrie pharaonique !

Le roi Fouad lui même, intervint.

Le gouvernement blâma officiellement les prêtres en cause, leur ambassade les fit rentrer vers la mère patrie.

Aussi lorsque le père Léonce quelques jours seulement avant son renvoi en France comparut devant le cadî, celui ci renvoya l'Evangile et la Thora dos à dos confisquant la livre, en sus de frais de procès.

Le Bné Brith, sorte de maçonnerie juive très puissante en Egypte, discrètement finança un «Lycée juif pour

l'enseignement».

Très longtemps ce « pour l'enseignement » intrigua Clément, les lycées catholiques étaient-ils contre le savoir ?

Il est vrai que ce lycée, dont le directeur, les professeurs, avaient tous moins de trente ans, fut un foyer d'action, de militance, un couvoir à marxistes, internationalistes, nationalistes, révolutionnaires plus ou moins activistes, sionistes, arabophiles, la majorité des élèves devenant toutefois banquiers, négociants, diplomates, comme papa et les oncles.

Calmoun fut l'un des premiers élèves.

La paix revint AMEN !

Il fallut trouver des maîtres, ils furent pour la plupart Egyptiens. Certains vinrent de France, dont le directeur, qui lui n'était pas Juif.

Le taxi se rangeait à l'adresse indiquée, Brahim prenait les valises, les montait à l'étage. Clément Harari resurgissait de ses souvenirs.

«Combien ?»

«Rie. Comment pourrais-je te prendre de l'argent ! Tu es Egyptien, tu rentres à la maison, free ! rien, j'offre, pour toi.»

«Allah Ou akbar».

Clément avait préparé des billets, deux ou trois fois le prix de la course, pliés dans sa main droite, il prit le poignet du chauffeur, lui ouvrit la main et lui posa les billets.

Brahim serra, ferma ses doigts sur les livres, rouvrit dans un même geste, déplia les billets très vite.

«Seulement ça, seulement ça, aucun taxi ne ferait la course à ce prix ! J'ai deux femmes, trois garçons, quatre filles, hélas, je fais le taxi, et je suis employé au cadastre, on se relaie, seulement ça, tu n'es pas Egyptien, Français, ô mon frère, encore, mes enfants ont faim !»

Avec cette hospitalité orientale, que nous ne connaissons pas dans notre Europe petite bourgeoise,

Brahim invita Clément à venir prendre un café chez lui, et Clément y alla le lendemain.

C'était une ruelle sale de Bab el Louk où stationnait un cheval et une de ces charrettes, plateau en bois et essieux de voiture, un couloir dont la porte luisait, poissée par les corps qui l'avaient frottée.

Clément assis, Brahim s'adressa à un jeune adolescent :
«Du café pour le Pacha».

A nouveau tout le passé mythique remontait vers Clément, ou plutôt, le jeune Calmoun était dans le bureau de son oncle, dans le dédale des ruelles, des passages, des couloirs, des entrées du quartier de Mousky, il y avait cinquante ans.

La boutique, le bureau de son oncle était une sorte de pièce carrée, pleine d'ombre, tendue de tapis, avec un arrière recoin, caché, ou le bolsol, le domestique faisait le café turc.

L'oncle, traitant un courtage sur le coton disait : «un café pour le Pacha».

Le titre enclenchait le rituel, kanaka de cuivre doré emplie d'eau sucrée, chauffée sur le Primus, moka impondérable emplissant d'effluves enivrants.

Rituel du café commençant !

«Ahwa dayman ! «Café éternel !» «Dayman fi hayatak» «Eternel la vie durant» répondait le client.

Puis se terminait la négociation, le marchandage, on en appelait, à l'Eternel ou à Allah pour appuyer ses dires, épuisés de cette belle palabre, l'on se félicitait, l'un l'autre, se promettant l'amitié la plus solide, se quittant enchantés de l'affaire : une bonne affaire est une affaire qui satisfait les deux parties».

Si l'oncle disait : «un café pour l'Effendi» le domestique avait ordre d'oublier de le servir, et l'affaire traitée, sans avoir fait perdre la face au client, ils se séparaient satisfaits.

Le souvenir était revenu, mais aussi l'odeur, d'épices, de lessive, de cuisine et de crasse.

L'odeur de lessive, immanquablement le ramenait à ses premiers désirs : les blanchisseuses, les blanchisseuses n'étaient pas un souvenir c'était un fait, l'inconscient collectif égyptien. Dans leurs récits les copains avaient tous baisé des blanchisseuses !

Vers quinze ans, quatorze, la première visite au bordel, faisait entrer dans un autre monde, aux récits naïfs mais aux expériences certaines pour quelques piastres. Mais dans cette période de virilité pubertaire, brumeuse, agitée, les blanchisseuses étaient l'objet, des délires.

Elles arrivaient une ou deux fois par semaine suivant l'importance de la maison, montaient sur la terrasse, abritée sur une part, allumaient un feu à bois sur lequel allait chauffer l'eau, lavaient dans des grands bacs de bois, penchées, souvent une mère et deux filles. Lorsque de l'escalier, on débouchait sur la terrasse, on ne voyait que trois gros culs dans leur vêtement blanc, la mère le plus gros, énorme moulé par la position, bougeant au rythme des mouvements de battoir ou de rinçage n'était pas le moins désirable. Les adolescents racontaient comment ils s'approchaient et frottaient leur bite qui se durcissait encore, la femme se relâchait, entraînait le gamin dans la buanderie, cabine de bateau, baraque dressée sur la terrasse et se faisait pénétrer maternellement relevant les tissus, tandis que le nouvel homme se noyait dans l'odeur de lessive, de sueur, et la chair immense et enveloppante.

Des variantes circulaient avec des langueurs de suçage, des baisers de femme pleins de douceurs, confiseries orientales.

Calmoun, chaque semaine montait sur la terrasse, se promettait de faire comme les autres, débouchait de l'escalier, sentait le désir monter, imaginait son petit vit pénétrer les étoffes, se voyait dans la buanderie, disait : j'y vais, puis, se reculant se masturbait dans la descente d'escalier, et tant d'années après, l'image lui donnait du désir

Un gamin avait il jamais, jamais osé, jamais, jamais un récit de cour de récréation avait-il été vrai ?

La soumission était telle que peut-être ce délice ancillaire fut vécu! En tout cas sûrement par de plus âgés, eux ne s'en vantaient pas, l'heure était passée.

Clément sentait l'émotion tandis que dans la petite tasse blanche, il goûtait à petits lapements le café du temps passé.

Il remercia, puis rejoignant le taxi ils reprirent le chemin des beaux quartiers

CHAPITRE 2

La lumière vint de l'Orient durant des millénaires, elle vient maintenant de Coca Cola, de Mac Donald et de Sony en grandes enseignes lumineuses, clignotantes.

Dans un terrain vague un camion benne brinquebalant, G M C de la seconde guerre mondiale, encore vaguement kaki, avec une porte bleue rouillée de récupération, vidait un tas de vieux chiffons, papiers, cartons mêlés.

Les souvenirs étaient-ils vrais, usés, comme l'étaient ces déchets, images d'un œil émerveillé d'enfant, sentiments, nostalgie ?

Cet oncle Josué Yeshua, auquel toute sa vie Calmoun, Clément avait voulu ressembler, était-il cet aventurier, Sindbad le marin, Ulysse au long cours ?

Yeshua avait le premier quitté Alep, pour venir au Caire, c'était déjà énorme, énorme ! La famille le suivit ensuite.

Clément mettait en scène, un demi siècle plus tard : «Un Yeshua beau, jeune premier, Faust ayant vendu son âme, ou diable, avec un habit rouge, une queue et une fourche, ou bien, Tyl Unlespiegel du sud, pas Scapin, plus noble, un ballet peut être, entrecoupant la vie, montrant les directions, les plaisirs, les passions, la liberté !»

En fait quand il connut Yeshua, à Alexandrie, son héros avait bien quarante cinq ans, il revenait d'Angleterre.

Il avait fait des coups pendant la première guerre, vendant tout, n'importe quoi, livrant en principe, soudoyant à table ouverte, militaires de l'intendance, politiciens, magasiniers. Il avait fait fortune, intégré horizontalement et verticalement l'industrie de la

corruption, du bakchich et du copinage.

Il revint en Egypte quand le moralisme revint en Angleterre avec impôts, contrôles, amendes.

Il rapatria sa fortune en or, laissa en remerciement à l'Angleterre, les dettes, trous, impayés, prêts bancaires de sociétés disparues, fantômes énigmatiques, occultes, aux administrateurs connus, respectables, nobles parfois, mouillés toujours.

Au poker, son père, Yeshua, des amis jouaient, certaines nuits, et lui, le petit Calmoun voyait les jetons s'entasser, se partager, changer de côté, et ces jetons c'étaient des Victoria, des George V or, sur la table d'acajou, sur le tapis vert, de quoi faire vivre une famille juive plusieurs années, ou des Arabes, une vie.

Un matin Calmoun sortant du petit lit qu'il avait dans la chambre de ses parents, vit Yeshua ranger des piles de livres or dans de petits sacs de toile grise, en tirer les cordonnets pour les fermer.

L'enfant englué de sommeil s'approcha, l'oncle lui tendit une piastre, cuivre :

«Diable rouge, à 5 heures, va voir Charlot au cinéma»

Diable, il l'était Calmoun petit dernier, rouge par ces cheveux, ces taches de son de je ne sais quelle tribu juive, donnant aux filles une beauté sulfureuse et aux garçons un air différent.

A quatre heures, l'enfant appela le domestique :
«Metwali, tu me mènes au cinéma».

Il y allèrent.

Dans l'esprit de l'un comme dans l'esprit de l'autre, il n'avait pas été question une minute que Metwali puisse assister au spectacle.

Il n'y avait piécette que pour un.

Quatre heures, il attendit, Metwali devant le ciné Abbas, quatre heures durait la séance, documentaire, entractes, jongleur ou conteur, actualités, film, parfois deux films muets, avec le tambour derrière l'écran, les percussions, la trompette qui faisaient entendre les combats, le canon, l'amour, et parfois de plus, des bruits

venant de derrière le moucharabiéh, bruits de fille protestant ou orgasmes furtifs, subreptices, libérateurs ou tonitruants entre deux sièges.

Le second protagoniste était généralement le directeur de la salle, il avait offert le billet gratuit.

Le silence se faisait alors tandis que la donzelle plus ou moins violentée ratifiait dignement ses atours. Parfois aussi, après des bruits significatifs, et satisfaits, la salle applaudissait, l'intérêt ayant quitté l'écran, le bruiteur avait cessé son art privilégiant le bruit des ébats, à la grande joie des spectateurs.

Et Metwali attendait devant la porte du cinéma.

La piastre donnait droit aux trois premiers rangs, une corde les séparant du reste de la salle. Les sièges de ces rangs étaient à bascule, une simple épaisseur de bois, les deuxième classe avaient droit à un doigt de rembourrage et de velours rouge, seuls les fauteuils de première classe étaient de vrais fauteuils fixes avec accoudoir et de la place pour étendre les jambes.

Tout devant, les jeunes crachaient les pelures d'amandes et de pépins salés, et se déplaçaient, accompagnaient bruyamment l'action d'encouragements au héros.

Lorsque le bruit montait, un colosse, revêtu d'une espèce d'uniforme verdâtre, pantalon et chemise à poches, hurlait en arabe guttural : «hoss» «hoss» et donnait de la cravache qu'il agitait, dans sa main droite ou qu'il tenait durant le silence relatif dans la main gauche comme un maréchal son bâton.

Il y avait un autre cinéma, c'était *La mésange*, cinéma... en plein bordel d'Alexandrie, mais comme dit Kipling c'est une autre histoire.

Metwali dans une attente accroupie se réjouissait de sa situation.

Jamais dans une famille arabe ou copte on ne l'eut laissé si longtemps sans rien faire d'autre que d'attendre, en regardant les tramways passer avec leurs grappes d'humanité accrochées sur les marchepieds, sautant avant

l'arrêt ou aidant le receveur à replacer la perche électrique, lorsqu'elle sautait du caténaire.

Les tramways étaient pour le domestique un spectacle sans fin.

Il avait de la chance d'être chez des Juifs, il n'était pas battu, les maîtres égyptiens avaient le nerf de bœuf facile.

Pour le reste, il était traité comme quelqu'un de la famille, enfin, comme le domestique. Il cirait les souliers des neuf, préparait les figues de barbarie, faisait tout sauf la cuisine et le linge.

Le matin, premier levé vers six heures, il faisait le ménage, cirait les meubles, faisait le marché, réparait les objets, faisait des courses pour le père, lavait la vaisselle, repassait.

Il suffisait de dire Metwali fait... et Metwali faisait, jusqu'au plus profond de la nuit.

Pendant un certain temps, il avait logé dans un réduit sans fenêtres et peu aéré, puis il s'était marié, vivait pas loin de la maison des Harari, était là à la première lueur du jour.

Pas chiens, pas radins les Juifs, justes, les Juifs, c'est dommage qu'ils ne soient que Juifs. Ils auraient mérité d'être musulmans.

Metwali savait aussi que si les Juifs étaient de bons maîtres, les Harari en étaient d'excellents. Il entendait, passant inaperçu, invisible puisque domestique, domestique, mobilier, inexistant. Il entendait se plaindre les visiteuses, cousines ou amies de la maîtresse de maison :

«Je ne sais plus que faire, je l'ai surprise, ma bonne, assise, le nez dans un livre d'image, où en sommes-nous! »

«Moi, Ahmed me vole sur le marché ! Je ne le rate pas (heureusement). A l'engagement, j'ai pris mes précautions, mon mari m'avait dit : - Deux talaris semaine, je n'ai donné qu'un et dix piastres, j'y suis gagnante, mais je l'ai à l'œil !»

«Quel peuple de voleurs !»

«Nous leur donnons du travail !»
«Nous les formons».
«Nous les nourrissons».
«Nous supportons leur duplicité».
«Quand ils arrivent, ils ne savent rien faire !»
«Ils savent se plaindre».
«Et réclamer».
«Ils n'oseraient pas avec moi».
«Tu es trop faible».
«Dommage d'avoir besoin d'eux».
«En Europe, les serviteurs savent lire».
«Ce n'est pas souhaitable !»
«J'en ai une qui s'est retrouvée enceinte !»

«Tu peux croire qu'elle est vite repartie dans son village ! Il faut m'habituer à une autre, avec d'autres défauts, et en plus toujours les mêmes, ils sont menteurs, elles sont sournoises, et voleuses, et voleurs ! d'autres défauts ! défauts, défauts, défauts, etc. etc. »

Metwali attendit souvent Calmoun.

La passion du cinéma, libérait la mère.

Calmoun, protégé, piqueur de morceaux dans les plats, siffleur dans le silence propice à l'étude de ses frères, inviteur de garnements, renverseur d'encrier, salisseur de vêtements.

Seuls havre de paix pour la maison : Calmoun à l'école, Calmoun au cinéma, c'est dire que la petite piastre était facile à obtenir.

Yeshua, l'exemple admirable du désordre, l'incitateur, idole de l'enfant, avait habité à Alexandrie chez son frère. Youssef.

Clément dans cette période de son enfance le voyait mêlé à la vie de famille, il revoyait Yeshua qui sortait sur le balcon, face au «Port Est», nu, absolument nu, transcendentalement nu.

Clément ne se souvenait pas que Jessie, la femme anglaise de Yeshua, fut là, elle avait habité Alexandrie avec ses deux enfants un peu plus tard. Le Yeshua que

Clément avait côtoyé et admiré, avec le recul, ne lui paraissait pas aussi admirable !

«Je ne le supporterai plus maintenant, je dirais : - Mais c'est un petit con, un sale con, un mauvais con, insupportable, présomptueux, imbu de lui-même, pas un pauvre con.»

Un jour, Youssef avait invité chez lui quelques amis, Relations, parents, choisis par l'utilité, les liens, le travail, devaient venir... les Lagnado dont la richesse, l'entregent, et la bienveillance auréolaient de la lumière du bien.

Yeshua déclara: «Ce salaud, fils de pute, je n'en veux pas.»

La soirée avait été préparée, les invitations dosées, justement pour que «ce fils de pute» accepte de venir.

Il vint, il y eut scandale, mais la suite avait dû être cachée à l'enfant et Clément ne se souvenait que de l'algarade.

Dans ce milieu tant civilisé, l'hypocrisie n'était que politesse rituelle.

Clément, bientôt, allait passer tous ces gens au crible sans merci de son jeune et nouveau jugement.

L'oncle était parti en Angleterre, jeune et beau, parlant anglais avec ces nuances, cette élégance, ces tours raffinés que seul un étranger peut acquérir, à moins d'être un aristocrate, rat de bibliothèque.

Comment ce levantin avait-il enlevé Jessie, une fille de Lord, l'avait épousée, folle de lui, plus attachée qu'une petite Juive trouvée par maman, les tantes et la marieuse ?

Attachée, dominée, par amour, pas aveugle, elle l'aimait en tout, même et surtout en ses défauts, son beau levantin, la Jessie.

Il la traîna, la nourrit, la délaissa, revint, la reprit, l'oublia, elle était toujours là, immuable Pénélope. Il la garda malgré l'immense désillusion.

Jessie, ce devait être son grand coup, ce fut son grand coup quand le père lord toléra son gendre, se réservant l'avenir.

Ce fut son grand coup, quand l'entourage de Jessie à Londres lui donna toutes les relations jusque dans la City, ce fut son grand coup durant la grande guerre, la réputation de son beau père donnant les entrées, et la corruption les marchés.

Ce fut l'abomination, la défaite, les plaies d'Egypte, à l'ouverture du testament, lord XX... déshéritait sa fille pour avoir épousé un juif.

Pourquoi tout ramener à Yeshua, d'autres avaient été ses maîtres, ses initiateurs, d'autres l'avaient enseigné, perverti, formé, en l'aimant ou en aimant le pouvoir qu'ils avaient sur lui.

«Yeshua, ô Yeshua, monument dans ma vie, toi qui m'a jeté dans la gueule du cinéma, tu brûles toujours en moi !.»

Clément, bâtissant son passé dans sa tête, se demandait s'il n'en faisait pas trop, même pour lui-même.

«ô Yeshua, que ne puis je t'embellir encore !».

Il n'en avait pas besoin l'oncle, trop c'eut été trop ! Il se souvenait aussi de la dernière fois qu'il avait vu Yeshua, seul, gonflé par l'alcool et la mauvaise nourriture.

Yeshua avait habité les palaces, (Calmoun, Calmoun, deux belles anglaises, bien blanches, bien juteuses, me faisaient les ongles, à mes pieds, j'étais mollement vautré sur un divan, je claquais des doigts, elles eussent couché, c'était bon !).

Il finissait de petits expédients dans un hôtel minable pour indigènes, payant à la journée et faisant monter dans sa chambre quelques fèves qu'il faisait bouillir pour soutenir le cours d'une mourante vie. Yeshua ne jouait plus au poker qu'avec des misérables.

Les quelques piastres gagnées étaient son dernier revenu. Envolés les lingots, les titres, la panière d'osier pleine de dollars, ne restaient plus que les souvenirs de sa splendeur. Il racontait autour d'un thé dans une gargote à des moitiés d'escrocs les souvenirs de Los Angeles, la balle de revolver le blessant à la pommette dans un cercle pour Texans du pétrole et acteurs d'Hollywood.

On l'avait soupçonné de tricher : «Là, vous voyez la cicatrice, elle s'efface, mais on la voit...».

On ne voyait pas la cicatrice, on disait oui pour ne pas supporter un de ses éclats de colère aux mots destructeurs, vieillissement du visage ou légende inventée, on ne voyait rien.

Le muezzin appelait aux prières, les putes commençaient leurs passes, les odeurs des cuisines faites dans les chambres malgré le règlement de l'hôtel se répandaient dans les couloirs, Yeshua s'endormait habillé d'alcool, habillé de sa splendeur passée.

«Yeshua, ô yeshua, je n'ai pas été toi, je suis moi Clément !».

Clément avait eu d'autres modèles, la désinvolte aristocratie de Raymond, le génie studieux de son cousin polytechnicien, la tranquille bienveillance du vieil aveugle Curiel, dont il fut le lecteur, la fougue intolérante de son ami Mouso le trotskyste, et Faramaoui, le seul Arabe de l'école juive.

Il avait été le commensal du génial, hautain et cynique Cossery, Cossery dont tant de décennies plus tard il ouvre la première page du premier livre :

«Les hommes oubliés de Dieu», dans la série spéciale tirée de 1 à 20, et dont l'exemplaire porte le numéro 1, Cossery qui, vieil homme lui aussi, vit éloigné et seul dans la toujours même chambre d'hôtel depuis 45 sur la rive gauche de la Seine.

Il faudra bien que je retourne le voir se dit le vieux Clément.

Les jours passent, les années, Cossery est là à une demie heure de lui, mais Cossery, ne bouge pas, pas un coup de téléphone.

Clément, inconscient ne va pas lui rendre cet hommage d'amitié, l'amitié est fatiguée et entière, celle de celui qui n'est que le disciple, le commensal, l'admirateur, pas tout à fait l'égal.

«Je suis Clément, ni Yeshua, ni Cossery»

CHAPITRE 3

Clément de longues heures rêvait à son Egypte, celle du lycée juif. Dans la cour, s'alignaient les classes. Un escalier en double volute, permettait à Monsieur le directeur de haranguer les élèves, de conseiller, d'ordonner et réprimander. Le premier directeur ne sévit qu'une année

Français bardé de diplômes, agrégé de grammaire et Docteur es Lettres, il avait dans son port la respectabilité, l'élégance de la France.

L'Ambassade s'était entremise pour le rechercher, le présenter au comité d'administration de l'école.

Pour des raisons que tout d'abord personne ne sut vraiment, le comité, à l'issue de la première année, s'en sépara.

Dans le courant de l'année suivante, un livre parut : «Les cotillons barrés» et fut vendu à la librairie française, relatant l'expérience égyptienne d'un vrai Français confronté à la racaille juive. Le directeur de l'école juive était antisémite. L'attaché d'ambassade, proche des mêmes courants, fut rappelé à Paris.

Un certain Benveniste qui allait en France, y rencontra une institutrice, Madame Leblanc, laïque militante, et convaincue.

Le neveu de celle-ci, un jeune brillant ancien combattant, engagé volontaire, gazé à seize ans à Verdun, avait perdu une phalange de pouce, avait réfléchi à la guerre, avait les diplômes. Idéal !

Benveniste, membre du conseil d'administration du lycée, le ramena dans ses bagages :

Roulez, tambours, sonnez trompettes, le nouveau

directeur, Monsieur Georges Petitot entra dans la vie de Clément.

Il y entra vraiment, avec fracas, quelques mois après son arrivée à Alexandrie.

La sonnerie de la porte retentit, Clément se trouva avec surprise devant Monsieur le directeur, qui, de la force et de la fougue de ses trente ans, lui «mit» quatre baffes retentissantes, sans un mot, cela faisait vingt tout rond avec celles de la récré du matin.

Puis il entra.

Les deux sœurs de Clément étaient professeurs au lycée juif.

Monsieur Petitot connaissait bien le chemin de la maison où il était reçu avec amitié.

Il était devenu un familier, honorant Youssef, mais presque l'égal des jeunes.

Professeurs et grands élèves avaient tous moins de trente ans, étaient tous enflammés, admirateurs de l'émancipation des peuples, attentifs à la révolution russe, membres de ligues pour la liberté, prêts à brûler vers des lendemains libérateurs et laïques.

Céline expliqua à son père que Clément, jouant à la balle au camp était monté sur le double escalier en volute du perron, réservé aux annonces des directeurs, pour éviter la balle chasseresse, avait bondi du haut du perron à l'instant précis où Monsieur Petitot, deux mètres plus bas débouchait de l'économat.

Il reçut Clément sur les épaules et s'écroula sous la violence venue du ciel. Et ce furent les quatorze premières gifles, équilibrées entre les deux joues. Clément accablé resta digne, fier et contrit.

Youssef approuva, s'excusa au nom de son fils, de la famille, des amis, de la communauté juive toute entière. Monsieur Petitot donna l'aman : l'affaire fut close.

Le père était un Juif pieux, pieux et respecté, respecté parce que pieux, mais respecté aussi parce que beau-frère de Lagnado, qui était non seulement pieux, mais riche,

bienfaiteur, membre influent de la communauté.

Le père était pieux, reconnu comme tel.

Les parties de poker, la nuit, n'entamaient en rien cette image, pas plus que le boursicotage sur les marchés du coton.

Là, c'était la vie privée.

Un soir rentrant de l'école, Clément vit un juif, un rabbin, que Youssef avait deux fois par semaine attaché à son fils.

Clément dut donc lire la thora en hébreu et se préparer à la Bar Mitzva.

Le rabbin sentait mauvais de tout le corps et le vin de la bouche. Il ne paraissait pas très savant, s'asseyait sur le banc le long de la petite table, à coté de Clément, et tandis que la lecture commençait, le rabbin s'assoupissait.

Il n'était pas vieux, trente cinq ans peut-être, mais sans âge, secouru des quelques piastres de Youssef, il survivait, solitaire au café, buvant puis cuvant son vin.

Le jour de la cérémonie, l'ignorance de Clément égalait celle de son professeur, il fut décidé qu'il dirait un texte en français, il le rédigea, introduction, thèse, antithèse, synthèse.

Il n'eut pas à le lire, ils passèrent à trois, avec des prières communes.

La puberté le travaillait plus que la religion, il recherchait la présence des filles, mais pas touche, il n'eut pas osé, nous étions encore aux temps des blanchisseuses.

Cela faillit être le temps du grec ! Un jour qu'il allait jouer au ping-pong, au stade ou plutôt à la buvette du stade, là ou souvent des copains venaient, la buvette était déserte, à l'exception du patron.

Ils firent une partie, Clément la perdit, son adversaire posa la raquette, disparut, revint de la cuisine, gorille brun, un peu gras, en maillot de corps, tenant au bout des doigts, le bras mi-levé, une rose. Dans l'instant, sans raison, Clément eu peur, la brute, souriante et débile s'avança à travers les tables bistrot de marbre et de fonte mal essuyées, les mégots et la sciure du matin pas encore

balayées.

Clément démarra, sortit du local, déboucha sur la piste et se mit à courir, à courir, il devait être mignon le petit Clément adolescent. Le tenancier, la rose toujours en main, mais à bras tendu, déboucha lui aussi du local, se mit à poursuivre sa proie.

Clément courait, courait, la porte dans les gradins était fermée, Clément courait, il prit le virage du fond du stade, Clément courait, la porte sous les tribunes du fond du stade était aussi fermée, le poursuivant ne tentait pas de lui couper la route, il prenait le virage, remontant avec la puissance d'une locomotive, la brute remontait mètre à mètre.

Clément s'essouffait, la piste le ramenait vers la buvette, une porte battait au vent, il remonta les gradins, sortit, se retrouva sur la voie d'accès, puis sur la route. Il se retourna, on ne voyait plus l'homme à la rose.

Il était le dernier Harari de cette génération. Il était aussi le premier Harari du monde nouveau.

CHAPITRE 4

Monsieur Petitot était venu dîner. Il fut beaucoup parlé du danger hitlérien.

Monsieur Petitot détestait l'antisémitisme et le racisme. Il militait pour enseigner au peuple, et dans divers lieux et comités réflexatoires et motionnaires.

Il y eut une grande soirée contre le racisme. Clément fut choisi pour jouer le rôle de Mardochée, dans Esther de Racine, une grande représentation publique et payante au bénéfice de la Ligue contre l'antisémitisme, le jour de Pourim, qui commémore le mythe, au ciné Kursal, gare de Ramleh.

Esther était très belle, mais Clément ne voyait que le texte, se souvenir du texte, bien dire le texte, il était aveugle à tout autre chose que le théâtre.

L'actrice ne fut pas son premier amour. Que le texte !

Par une coïncidence non voulue mais peut être significative, Aman, le ministre persécuteur était joué par Faramaoui, le seul arabe du lycée et le leader de la classe, pour toutes les dérives, les découvertes, les récits de cul.

Faramaoui était au lycée juif pour le plus simple des motifs : il habitait en face.

Il montra comment il pissait le plus haut contre le mur, comment il pissait bleu, soignant au bleu de méthylène une chaude-pisse, il leur enseigna les meilleurs moyens de se masturber le soir au lit, ou en tout autre lieu, et c'est lui qui les mena le premier au bordel dont, à ses dires, il était un habitué.

Là, Faramaoui jouait Aman, il le joua avec aisance, sans états d'âme, sans perfectionnisme, sans trac, avec

accent.

Clément, lui, se sentait investi d'une mission, sinon sauver le peuple juif, du moins combattre Hitler et les fascistes. Il ne faisait pas encore de différence entre fascisme et nazisme, ce fléau démiurge, religieux.

Monsieur Petitot pestait, « tu dé bites ton texte, tu te déplaces mal, plaque ton mouvement sur la scène, amorce le texte, oublie le texte, vit ! » Et Petitot, implacable, se mettait lui-même en scène, expliquant, déclamant, Clément n'osait pas dire : « Il fait chier ». C'était une époque pleine de respect.

Enfin Clément monta sur scène devant la communauté, quelques marxistes, des intellectuels. Il fut habité, il était Mardochée. Il avait décidé de son costume, la toile de jute, le faux crâne chauve, Le faux nez en faisait plus un Shylock qu'un haut dignitaire de la cour, mais il s'était shooté de théâtre, il était dépendant jusqu'à la fin des temps.

Le public était prêt à applaudir n'importe quoi, venant à la grande messe antifasciste. Les acteurs firent un triomphe, ils eussent été mauvais, le triomphe eut été semblable.

Monsieur Petiot était content.

Les enveloppes distribuées dans la salle revenaient chargées. Tout s'agitait : les fascistes du lycée italien (Literie) défilaient en ville chantant la « Grognez » en chemise noire, au pas, avec des simulacres d'armes, les mouvements communistes allaient de scission en scission devenant innombrables, les organisations juives organisaient des visites organisées dans une Palestine en pleine organisation.

Le Lycée juif pour l'enseignement appartenait au Bné Bréth, il fut avec le Keyen Kayemet (qui lui, achetait des terres dans le pays du miel et du lait) le lieu de création des scouts juifs.

Clément avec son bel uniforme scout, son duvet d'oison, moustache en devenir, s'embarqua un soir avec les copains pour Tel Aviv, la colline du printemps.

Il n'était pas exalté, voyage naturel.

Ils quittèrent Alexandrie. Clément allait, comme un Français serait allé à Gergovie, Domrémy, Verdun, sans interrogation sur les raisons, les motifs, les moyens et les hommes.

Il ne s'interrogeait pas sur les Juifs et les Arabes, il ne savait pas qui étaient les Arabes, les Coptes, le peuple d'Egypte, il connaissait Faramaoui, son condisciple, il connaissait le domestique, il connaissait quelques clients du père, il ne savait pas qu'il était enfant au milieu d'un peuple inconnu.

Les Arabes étaient pour lui comme les poissons du Nil, inconnus, indicibles, immuables, impavides, et absents.

Ils prirent le train d'Alexandrie à Ismaïlia, ensuite des cars neufs, couleurs sable, avec deux fois deux fauteuils en moleskine, des GMC offerts par une œuvre juive de New York, sans cesse transportant des Juifs pour leur montrer Tel Aviv, l'école d'agriculture de Holon, l'avenir du peuple du Livre régénéré par le travail de la Terre.

L'essence et la nourriture étaient payés par des Juifs américains, fournis par des Kibboutz.

Qu'est ce qu'un sioniste, disaient certains : c'est un Juif qui paie pour qu'un autre Juif travaille en Palestine !

Clément parlait arabe, leur langue naturelle avec Mouso, encore que Mouso tint son surnom de sa famille de Juifs italiens et son passage, court, au lycée enfascisté de *la Litterie*.

Mouso était petit, trapu, les jambes quelque peu torsées, rapide à la course, aussi bègue au quotidien que tribun devant un groupe. Son rire était moqueur, surtout lorsque destiné à Clément celui-ci sentait l'ironie griffer le point sensible et l'amour-propre adolescent.

Ils avaient sucé l'arabe avec le lait, baigné dans l'arabe avec les enfants, appris l'arabe, vécu l'arabe. Ils savaient les mots doux, les mots chaleureux, les mots obscènes, les injures, les tournures de courtoisie et celles d'invectives.

Clément sentit une main large, forte ferme lui tomber sur l'épaule, solide, sûre, éclairée, militante, réaliste

socialiste, sioniste, une main pour jeunesse à l'esprit sain dans un corps sain, prête aux longs combats pour l'idéal, le chef, la patrie, l'honneur ou toute autre chose de cet ordre.

La main dit : Pas la langue de l'étranger, pas la langue de l'oppression. « Ici, Daver Hivrit » (parlez hébreu !)

Ils se forcèrent à l'hébreu.

Durant des heures, ils chantèrent des chants hébreux, des chants de France aussi.

Il y avait une petite Polonaise, assise à côté de Clément, enfantine et déterminée, elle fut l'espace de quelques heures son nouveau premier amour.

Ils s'essayèrent à l'hivrit et au langage des effleurements chastes et enivrants, discrets.

Ils couchèrent dans un grand stade.

Immense champ avec une petite tribune sur le côté, une petite tribune en bois. A Tel Aviv, les tentes alignées, attribuées, suivant une liste pré-organisée, par pays, séparés, fille et garçon, les rangées de douches nettes, les longs lavabos communs, les blanchisseries, les cuisines roulantes, en fond pour nourrir ces deux ou trois mille participants, encore une fois, le tout sain, socialiste, presque militaire : l'image du Juif exemplaire de l'avenir, la négation du ghetto, la négation de la soumission, la volonté du devenir : *La deuxième Maccabiade* d'avril 1935.

O Clément, tu sentais en toi une envie d'insoumission, de critique, tu ne savais pas pourquoi.

Le lendemain, les Egyptiens et les Syriens allèrent visiter Tel Aviv, par petits groupes, en rang. De toute part, des maisons simples et solides sortaient de terre, des hommes torse nu, le chapeau de toile sans forme, emblème d'Israël, sur la tête, montaient les murs, simplement, comme tous les maçons du monde les avaient toujours montés, mais avec une sorte d'ardeur idéale.

Ils construisaient comme il est dit dans le Livre, «une ville et une tour dont le sommet perce les cieux», et cette

fois-ci l'Eternel ne les disperseraient pas à la surface de la terre.

De Tel Aviv au campement, quartier libre, ils pouvaient revenir par petits groupes, ou par le car prévu. Clément n'était pas sportif, une âme saine, oui, un corps sain, peut-être, si cela ne demande pas trop d'effort. Il se dirigea avec la jeune Polonaise vers un car.

De quelques mètres, en hébreu, une véhémence interdiction, un de ces ouvriers, pur et beau intervenait : ils allaient monter dans un car arabe !

Les jours passaient, matches, rencontres, feux de camp, chants, et chaque matin une heure d'histoire du socialisme.

Un des derniers soirs, quartier libre. Il emmena sa tendre blonde, ils louèrent une barque sur le fleuve Yarkon, côte à côte, ramant tous deux cuisse à cuisse, il sentait tout son corps frémir, il bandait et tout en même temps, un immense paquet d'amour pur envahissait son âme, prête à le déposer aux pieds, au cœur, au corps, de la fille, c'était ça l'amour éternel..... Ils avançaient dans les méandres marécageux, soudain surgit une prairie.

Deux Arabes étaient debout, hiératiques, le père et le fils, arrêtés, en djellaba, superbes et nobles. De tout ce voyage, un demi siècle plus tard, ces regards sont son souvenir le plus gravé de Palestine

Le jamboree se termina, les cars les ramenèrent à Ismaelia, le train à Alexandrie.

De ce jour le jeune Harari ne voulut plus de son prénom Calmoun, il était homme, on ne connaîtrait plus que Clément.

Tant d'années après, que de tendresse le vieil homme a pour cet enfant au nom arabe qu'il fut.

La jeune Polonaise n'est plus que le souvenir des senteurs de Palestine, des brises de l'orient, a t-elle survécu, ou n'est-elle qu'un souffle de vent au dessus d'Auschwitz.

Désormais, le peuple arabe l'intéressait, pas les quelques clients de son père, les fournisseurs, les

domestiques, mais les masses qui allaient se mettre en mouvement.

Ces mots sont les siens maintenant. Il ne les connaissait pas alors.

Son corps et son âme aspiraient à ces orages. La pluie vint, avec les orages, et le vieil homme n'a pas vu la terre fécondée.

CHAPITRE 5

Pour cette expédition, ils furent trois.

Ce fut Faramaoui en initié qui emmena au bordel Clément et Mouso.

Il les avait précédé sur le chemin du sexe, ou tout au moins, le laissait-il croire, tout fier un jour de leur montrer qu'il pissait bleu, qu'il se soignait au permanganate, il avait «chopé» la première chaude-pisse de la classe, en fait, il s'était soigné avant d'être malade, plaisir d'être l'avant-garde sexuée à ses dires, et s'ils partirent avec assurance c'est qu'il était là.

Clément était un adolescent muant.

Son ego avait la dimension adulte.

Le bordel d'Alexandrie, c'était l'odeur. Odeur d'oranger, de parfum d'orient, myrrhe encens et fruits, odeur de délices, amour et orgues ?

Non, odeur de sperme, d'eau sale, d'homme, de sueur, de chatte mal lavée, de moisi, des ruelles avec des rez-de-chaussée.

Un rideau de perles obstruait chaque porte, cliquetait au vent, et au passage légèrement.

Plus on avançait plus les filles étaient chères. Au commencement étaient les matrones et l'histoire de leur vie flottait, sur la surface des visages, obligées qu'elles étaient de soutenir le cours de leur mourante vie, dans la pénombre, en séries, sans chérie, pour une piécette, avec les marins affamés, les soldats, les vieux, les infirmes et les estropiés.

Leurs étreintes éteintes, compensées par le bas prix de l'introduction, la quantité de passes, le peu de temps

perdu.

Payé, lavé, couché.

Au dessus de chaque porte, maladroitement écrit, le nom de la fille, Zena, Sabrina...

A l'autre extrémité, de l'autre côté du bordel, le sommet du rêve ! Vingt piastres, ou plus.

O puissance du rayonnement ! Pour l'école et pour la pute, le rêve, c'est la France !

Cette première fois, pour son entrée dans l'âge d'homme, pour son initiation, Clément s'approchait de la porte de Josette ! Josette, poésie du bordel, premier amour de quelques centaines d'adolescents sur une décennie, Josette porte suprême, découverte du machisme, support aux légendes (moi, elle ne m'a pas fait payer, j'y vais quand je veux, elle m'aime !). Au-dessus de sa porte, dessinée sur un fond de fruits et de fleurs, JOSETTE.

Josette, O Josette, Josette la Marseillaise s'était fait un dessert des lycéens.

Ils le lui rendaient bien. O corps charmant, tu n'es plus maintenant que souvenir des mille et une nuit, dans les esprits de vieillards, morte de quelque horrible mal, ou d'une fin bourgeoise.

La légende, le mensonge ou la vérité veulent qu'un condisciple de Clément t'ait aperçue en croisière, sur un navire anglais, en vacances, en première classe, vêtue sans faute de goût, aristocratique, blanche, divinement blanche au pays d'Isis, aux grandes vacances.

A la rentrée scolaire, Josette, tu étais de retour, immuable cantique des cantiques, petite pute de bazar.

Clément, et les dix sept élèves de sa classe étaient amoureux de toi, Josette.

A la porte était un petit Nubien, noir, d'une douzaine d'années, avec une gallabieh douteuse, préparant la cuvette de permanganate. Mais c'est l'hétaïre qui lavait chez chaque impétrant l'objet du culte.

Nous n'approchions pas Josette aussi simplement, d'autres attendaient, dans une petite antichambre, sur un

banc qui pouvait recevoir quatre ou cinq clients, péristyle du désir !

Deux ou trois attendaient debout.

Brusquement un autre rideau de perle s'ouvrait et Josette apparaissait dans une pose extatique qu'elle avait copiée lors d'une tournée d'opéra minable !

Soutien-gorge, (qu'elle enlevait pour dix piastres de supplément non marchandable) petit slip avec perles multicolores, voilà Josette ! Josette premier amour, il en eut bien d'autres des premiers amours !

Le premier voyage initiatique au bordel d'Alexandrie, se fit dans l'inquiétude, le retour tel celui de Cain sous le regard de Yehova.

Ils entrèrent, passant le premier rideau de perles, la pénombre sur le coup les aveugla, tout autant que la lumière du rideau levé aveuglait les hommes assis à l'intérieur.

Les yeux s'accoutumant, les personnages prirent forme et stupéfaction, horreur des horreurs, Armageddon inattendu, Monsieur Gani le professeur de physique-chimie était là.

Plus atterré que nous, il se leva « petits voyou, je vous ai suivi ! Je vous ai vu ! Je vais réprimander cette personne qui s'en prend à des enfants », puis il sortit avec un dernier mot : «gare demain».

La douce compréhension de Josette et la caresse tendre sur leurs petites couilles et le reste calma (provisoirement) leurs angoisses.

Quand ils quittaient Josette, tout comme à des adultes, tandis qu'ils s'habillaient, elle tapotait l'épaule en disant «brave, bravo brave», «Ya shater, Ya shater !!!»

Puis d'un inimitable accent de Marseille elle ajoutait : «chéri».

Pareillement, les cireurs, après avoir fait briller les chaussures de leurs clients, d'un revers de la brosse sur la boîte disaient «meraya, miroir» ! Et tapotant le dos , disaient : «bien brillant».

Le lendemain, Monsieur Gani entra dans la classe, se

tourna vers le tableau et écrivit : «Interrogation écrite». Il releva les copies sans que ses yeux croisent ceux des délinquants. Les trois dépucelés eurent les meilleures notes de la classe.

«Par exception pour la valeur de leur devoirs, les trois premiers sont exemptés de punition, ils savent laquelle et pourquoi».

Ils y retournèrent, généralement le soir vers dix heures, et Clément était tant amoureux, que lorsque les policiers passaient pour faire baisser les rideaux de fer, tapant sur le mur, de leurs bâtons de gardiens de l'ordre, Clément, avant de partir le dernier, eut été prêt à venger ce manque de respect des flics et les grasses plaisanteries rituelles, par des coups et des combats, inspirés d'ERROL FLYN son héros.

Un jeudi, Clément n'avait pas classe, il rôdait du côté du bordel. Le portail en fonte qui fermait la ruelle principale le matin était entrouvert, il se faufila et dans le brouhaha du réveil personne ne s'intéressa à lui, il parcourut les ruelles, plus rien de commun avec l'ambiance de la nuit, les filles s'interpellaient, de voisine à voisine, quelques altercations faisaient monter des voix aiguës, jusqu'à ce que les maquereaux, assis sur la marche de la petite maison basse ou carrément au milieu de la rue, tapant la brème se mettent à gueuler pour rétablir l'ordre juste et pouvoir continuer en paix. Ils tiraient leur chaise et la table au fur et à mesure que le soleil montait afin de rester à l'ombre.

Les filles s'épilaient le con, nues, accroupies et tandis que l'une précautionneusement, soignait l'autre, toutes deux tenaient salon, racontant les derniers ragots, les amours, les roustes, les séparations, les rixes, détaillaient les costumes à l'occidental de leurs hommes, s'en plaignaient, et parfois une éjaculation d'injures, «putasse, tu m'as fait mal, n'arrache pas, attention».

Elles épilaient le plus délicat à la pince, pour le reste un mélange odorant de cire, de sucre et de parfums, chauffait sur de petits réchauds en cuivre avec une mèche, ajoutant

une prise d'odeur de pétrole brûlé aux parfums de luxure.

Les petits boys pouffaient, les putes les menaçaient du mac, ils s'ébrouaient dans le soleil et revenaient petits oiseaux impudents, et par dessus tout ça, l'odeur exacerbée par les tentatives de nettoyage et le soleil transformaient l'endroit en une horrible et dégueulasse annexe du purgatoire.

C'était obligatoire, règlement sanitaire, comme les visites médicales hebdomadaires, seules les Françaises, exception culturelle peut-être, conservaient leur toison, tolérée par l'administration qui devait y avoir ses entrées. L'adolescent ressentait cela comme un remède à l'amour. Il n'alla pas jusqu'au bout pour ne pas dépoétiser Josette.

Il attendait le temps des nuits sur le port d'Alexandrie, dans ces barques à moteur, ces cutters qui voguaient, emmenant en flirt les lycéens et jeunes filles, sandwiches et boissons, thé et réchauds, chastes, et pour le reste plein de gloussements individuels, de chansons sirupeuses, de contacts, de désirs exacerbés dont la limite était l'intégrité de la jeune fille rendue au milieu de la nuit. Clément était encore trop jeune et trop timide, il fallait apprendre, le bordel était son livre d'apprenti. Yeshua lui avait donné les premières piastres pour le bordel. Mais toute la maison était à la fois fière et bienveillante pour la virilité du jeune garçon.

CHAPITRE 6

Raymond, Mousso, Ismalum, Hanoka, Clément , s'en allèrent essayer la première voiture de Gandour offerte à la conjonction de son anniversaire et de son bac. Ce n'était pas une petite Fiat ou Austin, pas une voiture moyenne autant que d'occasion, pas un petit spider Ford mal vieilli et usagé.

Non !

Les parents de Ismalum lui avaient offert une De Soto, noire, de celle que l'on voit aux actualités, servant aux généraux américains, aux hommes d'affaires sérieux. Le père avait une Buick.

Ils quittaient Alexandrie longeant le Nil, pas tellement large, la route menait à Rosette.

Toute la sortie de ville encombrée de voitures, de charrettes, d'ânes chargés de jarres d'eau, de légumes, ou montés d'un gamin assis très en arrière, presque au ras de la queue..

Plus loin la route traversait ces abords de ville, ni désert ni culture.

Enfin ils prirent de la vitesse ne longeant à droite que du sable et le fleuve, à gauche une étendue indéterminée de sable et d'ajoncs. Un véhicule militaire de temps en temps, seul les croisait.

Hanoka voulut conduire, Gandour refusait : « Trop jeune et pas de permis. »

Hanoka insista.

Tous deux sur la banquette avant, ils changèrent de place sans arrêter la voiture.

La voie était droite, le pied sur l'accélérateur, lourd. Le

V8 long à monter en charge, était puissant. La De Soto avançait impavide comme un énorme paquebot.

Un passage à niveau, un coup de frein brutal, le choc avec un poteau, la voiture monta le talus sans s'ensabler et plongea avec une inéluctable majesté dans le Nil.

Les jeunes s'échappèrent par les fenêtres ouvertes.

De la rive, ils ne voyaient que quelques décimètres carrés de toit noir mouillé brillant, légèrement bombé, hors des eaux du Dieu Nil.

De l'absolue absence du lieu, du désert total, surgirent une centaine de femmes, d'enfants, de vieux, d'hommes. Le maire du village voisin était sur place. La foule n'était pas chaleureuse, rigolarde plutôt.

Le maire voulait un procès verbal, sévère, réprobateur, intégriste de la vérité.

Il y avait des témoins. «Ce n'est pas celui-là, qui a le permis qui conduisait.»

Raymond put téléphoner.

Tout le monde se rendit sur les lieux de l'accident.

Une heure plus tard, deux grosses limousines noires apparurent, hurlant des spasmes de klaxons. La première avait des marchepieds. Sur chacun un grand Nubien, en blanc, ceinturé d'une grande étoffe rouge se tenait d'une main à l'intérieur de la voiture, de l'autre faisait signe à la foule de s'écarter.

Une poignée de piastres au maire suffit à régler l'affaire.

Il dirigea la lente réapparition de la De Soto tirée par quelques dizaines de fellah et deux cordages.

La légalité avait rejoint la légitimité.

Une Viva grand sport suivait aussi, grosse décapotable qui déposa Ismalum au perron du palais paternel.

Il pénétra dans le salon, encore mouillé malgré le soleil. Sa mère jouait au rami.

Elle regarda son fils plus mouillé que contrit, sans poser ses cartes.

«Va te changer».

Véniel incident.

Tout lui semblait véniel et naturel, il s'étonne encore que l'on puisse trouver ce monde, ce temps extraordinaire, et Clément vieil homme se penchant sur son passé dit :

«C'était des gens comme tout le monde, tout le monde vit cela».

LIVRE II

CHAPITRE 1

Il regardait ses mains, Clément, puis il regardait Line, il était si plein de bonheur ! Elle l'appelait Cheri, Habibi en arabe, elle la jeune belle, Française.

Il était en France, lui, confus, simple, son être se gonflait, les yeux se remplissaient, l'émotion montait, il pensait très vite :

«J'appellerais cela une action de grâce, si le ciel n'était pas vide».

Le ciel était seulement bleu, le coteau pentu, vert, arboré, en bas l'on apercevait la Dordogne, elle, Line quelques mètres plus haut, roulait la couverture dans laquelle ils avaient dormi, couché, à la belle étoile, elle était envahie d'amour cette fille !

«Allons au devant de la vie, allons au devant du matin, il va vers le soleil levant, notre pays !»

Clément était tant plein de Line, de la France, du Front populaire qu'il avait sans cesse envie de pleurer, les larmes de l'émotion lui montaient au nez, aux yeux, s'il parlait à ce moment, il ralentissait son débit, se pinçait le haut du nez avec deux doigts et croyait que son émotion passait inaperçue.

Elle avait vingt-quatre ans, faisait des études de géographie, il en avait dix-sept, elle le trouvait beau, avec sa gueule de métèque cosmopolite, ses cheveux roux, crantés, en arrière, petit, si doux, si tendre, sans brutalité,

avec retenue et passion, ses caresses tendres, avant l'amour, délicat durant l'amour, tendre couché contre elle après poursuivant le plaisir par le calme repos de l'endormissement immobile, tout contre son dos. Elle l'aimait pour l'éternité, cette fille du pays d'Oc. L'exotisme qui l'attirait en Clément, c'était les restes ancestraux des civilisations de la Méditerranée ?

Clément se remplissait d'elle, libre mais retenue, brune mais plus blanche que les femmes de chez lui, belle à peine ronde, décidée, forte, eut-elle été maigre, laide, il l'eut aimée, son véritable premier amour. La France.

Il avait un immense bagage d'amour, d'élans, d'avenir, de réalisation à déposer aux pieds de la première qu'il aimerait.

Aujourd'hui, Line, vivante, morte, petite vieille, prof retraitée, ancienne résistante, bonne épouse tranquille, grand mère aimée ou crainte, nul ne sait, mais elle est toujours là dans sa mémoire, comme une image qui se réveille dès qu'il pense à sa jeunesse.

Ils s'étaient donné rendez-vous au début de la semaine à l'auberge de jeunesse de Chamalières.

Ce jour-là, Raymond Aghion, le prince de l'histoire, le petit prince de sa mère, l'ami généreux et désinvolte, avait loué des vélos, et tandis qu'ils roulaient, avait distancé Clément, rejoignait l'étape avec une longue avance, de lion superbe.

Le soleil avait brillé, s'obscurcissait, un orage soudain, de son vent annonciateur, de son ombre d'étain envahissait et la terre et les cieux.

Clément n'avait jamais vu d'orage, il n'avait pas de peur mais un sentiment d'étonnement et d'insécurité comme lors du tremblement de terre d'Alexandrie, face à la mer silencieuse et aux grondements du sol, la mère et les six enfants dans la rue, le père, Clément dans les bras, dévalant l'escalier de l'immeuble Roffé au port Est, la plage d'Anfonchy, noire de monde, et l'immeuble Shaviv, immense qui oscillait en face.

Ici, fortement d'énormes gouttes d'eau s'écrasaient sur

le goudron, tels des fruits mûrs, puis le vent redoubla, les éclairs entrecoupèrent le ciel et brutalement ce fut le déluge.

Clément appuya sur les pédales du vélo de course, un Monet-Goyon. Il prit les virages en descente, de plus en plus vite, et en une seconde vécu le long temps de déraper, de voir le ravin, la haie, de réfléchir, de tenter de tomber au mieux, il vit sa roue avant se détacher, et il plana, longtemps, longtemps puis atterrit, les mains en avant sur le gravier d'ardoises de l'accotement, se lacérant les paumes, elles s'emplirent de sang, le vélo se couchant plus loin dans la haie, d'une vie propre et indépendante.

Clément cria Raymond, Rayiiiiimond mais Raymond était loin.

Sur cette petite route de montagne, les voitures étaient rares, pourtant apparut, tel le char d'Apollon en gloire, une vraie légende, une énorme et silencieuse Rolls, le chauffeur en casquette bleu roi, cache poussière blanc se rangea, le propriétaire envoyé des dieux protecteurs s'approcha du misérable insecte ensanglanté et reniflant, descendit, s'enquit de l'évènement sans compatir, sans consolation, sans encouragement.

Le chauffeur prit le vélo, la roue avant, fit disparaître le tout dans le coffre des Danaïdes, sans fin, sans fond.

Clément s'assit digne à côté du maître, le cul sur le bord du siège, par timidité ou pour ne pas tacher le fauteuil de drap beige, il mit son cache nez sous ses mains.

Inquiets, Line laissée au Mont-Dore le matin, Moussou et Raymond attendaient sur le terre-plein devant l'auberge, la mère aubergiste les rassurait : «Il a dû crever, il a attendu la fin de l'orage» lorsque parurent les deux gros phares et la calandre chromés d'où, blessé et fier, descendit le héros .

Le sauveteur, toujours impassible, avare de paroles ne repartit qu'une fois Clément soigné, les mains bandées de gaze.

Line lava le visage du jeune homme, l'aida à se nourrir. Moussou et Raymond cuisinèrent eux même dans les plats

et les casseroles de l'auberge, Line voulait qu'ils fissent des mets égyptiens, ni les uns ni les autres n'avaient vraiment prêté attention à la confection des nourritures terrestres !

Pour Raymond, la domesticité tenait cet art hors de distance, pour les deux autres, c'était du domaine exclusif des femmes.

Joyeux et politique le repas ! Comment Mouso était il devenu trotskiste?

Comment pouvait-il savoir toutes ces choses ignobles sur la Russie exemplaire de Clément ?

Clément expérimenta ce jour la puissance de la vérité fortement affirmée, sa puissance, le doute raisonnable étant exclu de la vérité.

Mouso avait déclamé la gnose trotskarde de la trahison de Staline. Il y avait adhéré, cherchant à être le plus extrémiste possible, cela satisfaisait son adolescence.

Cela lui donnait l'impression d'être né, d'être face au monde, d'être le plus loin possible de toute autorité, et surtout de celle de son père, petit, juif raisonneur et talmudique, italien et combinatoire, logorrhique et discret tout à la fois.

Clément, se mit à gueuler, mais en acteur, plaçant sa voix, affirmant : «Tu ne dis que des impressions, tu n'écoutes pas la Vérité. Tu es la contre-révolution, manœuvrée, vendue aux capitalistes. Seul Staline est la Vérité, vous lui chiez dessus, comme sur Jaurès, réveille-toi écoute la Vérité, j'ai des faits, des faits !

Il n'en avait pas plus que l'autre, mais pas moins.

Devant ce flot hurlé, Raymond Aghion, Line, les autres ajistes dans la salle, firent silence, le calme de Clément, dans ses imprécations s'évanouit, il crut ce qu'il disait, devint rouge, s'alluma, sa voix prit des aigus.

Mouso, tenta dans une respiration, d'intervenir, bredouillant. Impossible tant il bégayait.

Clément clama : «j'ai la vérité».

Mouso se tut, vaincu.

Clément était tout étonné de la puissance de

l'imprécation, il s'était lui même convaincu.

Tranquille, faux, il pensait que cela pourrait lui resservir au théâtre pour entrer plus que dans le costume, dans la vie du personnage.

Déjà il ne doutait pas de faire sa vie au théâtre. Il avait la toute puissance de la vérité.

Cette nuit ils couchèrent à l'auberge, dans une chambre et non dans les dortoirs séparés. Line lui fit l'amour, avec pudeur et impudeur, avec douceur et autorité, avec amour et volupté afin qu'inemployées ses mains cicatrisent.

Pourquoi, mais pourquoi est-il en France ? Comment, mais comment est-il en France, Clément ?

La chute de la maison Harari permit à Clément de partir. Non pas la maison Harari superbe et milliardaire, cousins plus lointains qu'éloignés, mais les Harari, les siens, père frères et oncles, des bien petits Harari, nageant dans le sillage de l'oncle Lagnado le gros importateur et patron.

Clément n'a jamais su de cette «tragédie dérisoire» que les actes et les personnages symboliques : son frère aîné rappelé de France, interrogeant son père, son père qui toujours à la maison était vêtu de sa gallabieh, était là dans son costume européen, comme au bureau, le plus neuf de ses costumes sombres, avec un col et une cravate, le veston ouvert sur le gilet, la chaîne de montre en or allant au gousset, les deux comptables de noir vêtus, en col dur, assis devant des livres vierges, ligne après ligne, constituant une vie présentable des courtages du père, pour Lagnado, pour les autorités.

Les petits commerçants, demi grossistes, négociants en tissus du bazar, épiciers de banlieues, courtiers, intermédiaires multiples, venaient aux nouvelles, certains de l'honnêteté de Youssef pris dans le destin «mektoub, demain, le jour se lèverait».

Youssef lui même, ne comprenant pas. Toute sa vie, il avait pris des ordres d'achat sur des petits bouts de papier, sur des coins de table, devant un thé, dans

d'innombrables petits cafés de quartier, oralement, directement transmis au bureau.

Toute sa vie, après un marchandage rituel, parfois long, artistique toujours.

La Parole seule suffisait et était respectée, insoupçonnable.

Il avait en tête toujours tous ces ordres, le prix, la quantité, la date approximative de livraison, les prix toujours différents, plus dépendants du marchandage que de la quantité, et Youssef savait tout, sur des mois. Là, il fallait l'écrire sur des livres.

Certains clients avaient versé des avances qui seraient perdues, ils ne suspectaient pas Youssef.

Les livres, précaution de Lagnado, ou même protection du petit courtier devaient être reconstitués, ou constitués.

Parfois, à Alexandrie, un importateur, ou un négociant, cessant de s'appuyer sur la multitude de petits clients, voulait traiter avec les gros et semblait avec l'un d'eux.

D'autres glissant de la représentation à l'achat, et de l'achat, à la spéculation, imprudents, revendaient des lots ou même des cargaisons complètes alors que le navire était encore en mer, à crédit, sur réputation. Par accident, erreur de jugement, coulaient avec la cargaison sans avoir vu le navire.

Jamais Youssef ne sut.

Son beau-frère se retira, aisé, respecté... mais...

Youssef, que le seigneur soit loué ! avait conservé d'autres cartes, il continua sans perte de clientèle, à petits revenus.

La deuxième sœur devint professeur (Merci Monsieur Petitot d'aider ainsi). Clément livré à lui-même, juste au bac, entre le discours activiste, le rêve du théâtre, les longues sorties avec Mousso et Raymond était prêt à n'importe quel départ.

Il dit oui tout de suite, lorsque Aghion proposa l'Europe.

La mère de Raymond avait décidé de rejoindre Paris en ces temps d'incertitudes. Ces familles de milliardaires

juifs avaient le voyage facile... et agréable, Raymond ne voulait pas que sa mère s'aperçoive qu'il emmenait sa cour, leur prit des places sur un vapeur un peu ancien aux cheminées droites et hautes, le «Kawsar».

Rendez-vous, 12 juin 1938 « Capoulade », midi.

Moussou et Clément reçurent également quelques livres égyptiennes et mille francs français, une fois là-bas , on verrait !

Le père, la mère, personne ne s'opposa.

Début juin, l'adolescent partageait une cabine qui lui parut luxueuse, mais qui était au-dessous de la ligne de flottaison, avec un homme sans âge, que Clément voulait à toute force voir sosie de Louis Jouvet.

Les deux jeunes Juifs étaient plus sur le pont que dans la cabine. Ils parlaient des heures, dans le vent et le bruit des machines.

Le 12 juin à Capoulade, Raymond les attendait. Le soir même, Clément faisait connaissance de Line, retrouvait son frère aîné bientôt médecin, recevait quelques subsides de Raymond, notait le rendez-vous du Mont-Dore.

Le lendemain il partait en stop avec Line. La vie était à lui.

Les lettres existent toujours, elles sont jaunies comme dans un film, sépia et romantique, dorment dans un carton qu'un héritier jettera un jour. «Faire de la place, faire de la place».

D'autres lettres doivent avoir disparu, celles que Clément, le matin en allant chercher des croissants au village expédiait, tandis que Line faisait sa toilette, des cartes sépia qu'il adressait à cette fille d'Alexandrie, lointaine et intouchable, bourgeoise et belle qui ne l'avait pas laissé aller plus loin que rien.

Il en avait rêvé éveillé, là-bas, il n'avait pas deux fers au feu, il ne trompait pas en esprit sa Line, c'était sur une autre planète.

«Pourquoi m'as-tu quitté Habibi, pourquoi m'as-tu quitté !»

Ils avaient erré, à pied, en stop, en train, par de petites gares disparues, sur des lignes disparues que ne rappellent plus au tournant d'une vallée qu'un pont ou un viaduc de nulle part à nulle part.

Les noms caressent encore l'oreille de Clément : La Tour d'Auvergne, Bagnols, Murols, Bort les Orgues, Ussel, Saint-Nectaire, Saint-Flour, Neuvic, Saint-Pantaléon, Moustier, Eymoutiers.

Mais les petites églises romanes sont toutes semblables, et les villages ne sont plus ceux de ses amours.

Ils avaient vu une pluie d'étoiles filantes, possesseur, il la tenait enfermée par son bras droit, la tête dans les étoiles, le corps sur la couverture de coton gris, comme une île sur l'herbe brûlée du mont.

Ils avaient marché, marché. Tous les jours durant deux mois.

Sur une petite route, une voiture les prit. Le propriétaire, avait interrogé : «Vous avez un accent. Ah ! Egyptien!» puis avait monologué, «Combien la France était malade, le laxisme des élites, qui ne pensent qu'à jouir, le peuple qui veut vivre dans la paresse, les congés payés qui rendent l'industrie incapable de se battre face à l'Allemagne, les grèves terroristes. Je ne suis pas national-socialiste, moi, je suis patriote, mais quelle belle jeunesse que la jeunesse hitlérienne !»

«Les nôtres se vautrent dans la fange du front populaire, les auberges de jeunesse».

«Moi, jeunes gens, je me suis fait tout seul, je travaille, j'ai travaillé, je travaillerai, ma Delage, mes vacances c'est le résultat de la rigueur et du travail».

La Delage, décapotable, carrossée par Chapron, aux cuirs clairs était un plaisir sous ce soleil avec le vent de la route.

Line était à l'arrière et une partie des mots lui échappait. Elle comprenait pourtant le sens général du monologue. L'industriel se tut un moment tandis que la

voiture approchait de Brive la Gaillarde.

Il reprit, soudain comme sous la pression d'une colère intérieure : «Et tous ces Juifs, qui mettent la France en coupe réglée ! Dans votre Egypte aussi, ils sont la sangsue, les Anglais s'en servent».

Clément écoutait silencieux, ainsi, il avait dans son zoo sous ses yeux, un fasciste !

L'automobile se gara pour les faire descendre un peu avant l'entrée de la ville. Le conducteur, se retourna pour un dernier signe aimable de la main.

Alors Line lui fit un bras d'honneur.

CHAPITRE 2

Au départ de l'auberge de jeunesse, Raymond avait dit : «en septembre, à Paris », il avait donné un billet de cinq cent francs à Clément et désinvolte : «c'est le dernier, à toi de jouer. C'est la France !»

C'était une somme, Clément pouvait vivre jusqu'à... Jusqu'à quand au fait ? Juillet, août, peut être, une sorte de chaleur lui venait quand il y pensait, et chassait l'idée.

Line avait son argent bien rangé, bien organisé, elle faisait les courses, il insistait pour payer sa part, elle partageait exactement, comptait, non par économie maladive, mais parce que si l'on mange, et si l'on vit c'est par nécessité, que les excès font peu de cas de l'amour et des idées, que prof, les salaires sont petits, qu'elle eut été sans calcul prête à payer pour son Habibi.

Clément, lui, ne disait rien de ce qu'il possédait, ne comptait pas vraiment, sentait partir son argent comme une catastrophe inéluctable, un destin écrit, espérant en quelque ressource inconnue, un miracle de dernière heure, un *deus ex machina* venant dénouer la tragédie.

Ils visitèrent la petite église romane de Persée, près d'Espalion, y découvrirent des symboles de l'église byzantine, y restèrent assis comme si la quiétude et la fraîcheur leur y faisait trouver la communion de l'amour.

En sortant, le froid de l'intérieur et la canicule de l'après midi le saisit, il crut se trouver mal, d'autant plus qu'il avait réalisé qu'il entamait le dernier billet de cent francs.

Physiquement, une angoisse le saisit, mais moins il

avait d'argent plus il voulait payer, par une espèce de fierté d'homme, il se sentait nu, s'il devait compter.

Line interrogeait, comme l'on interroge un enfant. «Es-tu sûr d'avoir assez d'argent, ça va, oui».

Il affirmait.

Il rêvait qu'elle allait s'en apercevoir avant la dernière pièce, qu'ils auraient une scène touchante et que plus tard, grand comédien, il la couvrirait d'or et de bijoux. Mais chaque fois qu'elle s'inquiétait, le petit Oriental phallocrate et progressiste, pudiquement évacuait la conversation.

Il se promettait d'en parler, mais au contraire, après chaque inquiétude, il l'emmenait prendre une pâtisserie, lui faisait cadeau d'une babiole, se battait pour payer à sa place.

Le jour arriva, ou n'ayant plus que des pièces, il les comptait au fond de sa poche subrepticement, en faisant tourner la tranche afin de reconnaître la valeur au toucher.

«Je m'explique ce soir».

Ils couchèrent dans une grange à foin, pas loin d'un petit torrent qui l'endormit après l'amour, elle le regardait, éclairé par la pleine lune qui inondait leur couche sans façade, elle le voyait reposé, beau, comme un enfant et six années de différence lui suffisaient pour qu'à son amour se mêlât une tendresse presque maternelle, pleine de bienveillance et de compréhension.

Elle abandonnait sa force de femme libre, pour enfermer dans de ridicules mots, son amour, son Prince oriental charmant.

Quand elle se réveilla au matin, il n'était plus là, il marchait à quelques kilomètres, préférant affronter son chagrin, le naufrage de sa vie plutôt que de perdre la face, sa petite face ridicule de gamin .

Tout en marchant il imaginait qu'elle s'était éveillée, lui courait après, le rattrapait, se jetait dans ses bras et continuait avec lui sur le chemin de la vie.

Ce n'était que rêve de poète, illusion de comédien,

d'autres premiers amours se présenteraient, il ne le savait pas et reniflait ses larmes en s'arrachant au bonheur.

Août mourait, il sortait de son rêve et entendait des bruits de guerre, des bruits de reîtres, des bruits germains.

Il put se payer encore deux ou trois fois un lit dans une auberge de jeunesse, tous ne parlaient que d'Hitler. Il s'établît à Saint Jacques d'Eblat, le temps d'envoyer un télégramme d'appel au secours à Mousso.

Par un amer et dérisoire humour il pensait que les billets de banque s'imprimaient pas loin de là.

Il adressa deux cartes à Aghion, mais personne ne pouvait l'entendre, il était seul, il reprit la route, se dirigeant vers la Bretagne ou Mousso devait l'attendre à Pornic, il n'eut bientôt plus de quoi manger, il était un tout petit garçon, il en arriva à penser à sa maman, pauvre petit Clément.

Vers Poitiers des automobilistes avec une vieille 5 CV trèfle, le prirent en stop, ils étaient à peine moins jeunes, ils le firent manger, ils couchaient sous la tente, lui dehors.

Il ne sait plus comment il atteignit Pornic, Mousso était déjà à Paris, avait laissé un mot, pas d'argent, la mère aubergiste eut pitié, elle lui prêta de quoi revenir à Paris qu'il atteignit dans la débâcle du Front populaire.

Tout de suite, Line lui dit : « viens coucher ce soir, avec moi, tout de suite ». Mousso lui dit : « viens nous allons à des meetings, tout de suite ». Raymond lâcha un peu de sous !

Mais cela sentait mauvais.

Les journaux semaient l'inquiétude, l'Allemagne avait croqué ses premiers voisins. Aghion repartait, il n'allait pas les laisser derrière lui, il repartait avec sa mère.

Le voyage par la grâce de Raymond, se fit dans la Delahaye de Charles Braibant, écrivain connu.

Madame Braibant, son fils Guy, et Jean au volant, le frère de Raymond. L'imperturbable et spontané Clément, le jeune conquérant toujours à l'aise, se retrouva

confronté à son premier repas dans un restaurant de grand luxe, il n'était pas si à l'aise que cela, au point que cela se voyait.

C'était sur une terrasse dominant le paysage, ce fut à Chateauneuf du Pape, ce fut le premier vin qu'il goûta, le jeune Egyptien, ce fut le premier chariot de fromages qu'il vit, et quel chariot ! toute la France y était résumée avec des petites étiquettes plantées, poteaux indicateurs poétiques mystérieux et chantants : Saint-Nectaire, Roquefort, Brie, Fourme d'Ambert, Cancoillotte, Bleu d'Auvergne, Boulette d'Avesnes, Maroille, Laguiole, Salers, chèvres innombrables, Chabichou, Cailloux du Rhône, Pont l'Evêque.

Cela lui semblait une incantation religieuse, des psaumes, un livre inconnu. Il n'avait jamais connu que la bière d'Egypte. Pour la première fois il but du vin, du Château Neuf du Pape.

C'était une première fois, une mise sur le chemin, une initiation, un changement d'état, le début d'une transubstantiation, une alchimie qui le rendrait Français. Le maître d'hôtel, le chef de rang, les garçons, le sommelier, tout l'impressionnait. Ce n'est pas qu'il n'ait dans de grandes familles vu servir une foule de domestiques, comme la foule des acteurs dans un opéra, mais là, ce n'était pas des Arabes, et le rituel se déroulait avec la gravité d'un office religieux.

Clément prit le Champollion qui le ramena à Alexandrie.

Joie des parents!

CHAPITRE 3

Les Parents n'avaient en rien changé, seul Clément était autre, auréolé de son voyage en France, de sa visite du Massif central, de ses rencontres.

Les cartes sépia, des paysages de France, avaient touché l'intouchable.

Elle qui l'avait tenu à distance, elle qui l'avait fait mijoter, elle princesse lointaine, à qui il écrivait comme un chant pour une étoile, était à portée de main. Plus, elle lui avait, ô pure jeune fille, offert de venir un soir dans sa chambre comme dans un roman, comme dans un film. O que Line était loin dans une vie passée !

Que de jours passés en huit jours !

Bel et grand, éternel, incroyable amour, magnifique et nouveau premier amour !

Clément y fut, le cœur battait, elle était seule chez elle, douce, immatérielle, inattendue.

Comme dans un roman, un film, elle le fit monter dans sa chambre, petite, avec un lit à barreaux et boules de cuivre, couvre lit brodé blanc, initiales dessus, ô son Amour !

Elle le tint à distance au début, et malgré sa réputation française, il n'allait pas se jeter sur elle comme dans un roman, comme dans un film, il était timide encore, elle se rapprochait, ils étaient encore debout.

Comme dans un roman, comme dans un film, la porte s'ouvrit, apparurent la grande sœur, le père, la mère avec les dragées roses.

Comme dans un roman comme dans un film, ils lui

dirent «MABROUK, félicitations ».

Il avait vingt ans, il sentit le piège se refermer, la trappe retomber.

Comme dans un film, comme dans un roman, il traversa ces gens, descendit l'escalier, ouvrit la porte, s'engouffra, par la fuite dans son avenir.

Déjà devant l'accalmie de Munich, Raymond parlait de repartir à ses deux séides couchés sur le sable brûlant de Chatby sous le ciel si calme, bleu.

Clément sitôt dit sitôt fait.

En vérité décide celui qui paye !

CHAPITRE 4

Deuxième voyage.

Ils se retrouvèrent, tous, dans le petit Hôtel de la Sorbonne.

Raymond, qui n'y habitait pas (digne de meilleur quartier), Clément, son frère aîné Victor, Mouso, et même Line qui, dès la nuit suivante, invita Clément à retrouver ses douces amours et le coït interruptus.

Mais ce n'était plus l'amour insensé, l'amour encensé, l'amour d'espairs d'éternité.

Que l'éternité est courte en amour. Line n'était plus qu'un moment d'emploi du temps.

Clément était un jeune chien avide de vie, de savoirs, de pouvoirs, généreux avec l'humanité entière, fraternel avec Mouso, un peu geignard quand Raymond tardait à les entretenir ! Egoïste à la fois.

Raymond renouvela leur allocation, Mouso et Clément louèrent une chambre, ils avaient de longues heures, partagé tout lorsque l'argent baissait et il baissait vite l'argent.

Mouso et Clément ! Dieu ! qu'ils étaient jeunes chiens !

Ils partageaient la chambre, partager est le mot, ils avaient tracé au sol, sur le plancher usé aux veines blanchies par l'eau de javel et la brosse, ils avaient tracé une ligne à la craie, un seul lit, mais là aussi, ils faisaient attention de ne pas mordre sur le territoire de l'autre !

Pourquoi ?

Parce que l'un se disait trotskyste, l'autre communiste. Mouso ! Le bon Mouso ne supportait pas la divergence.

Il se fâchait, et Clément se fâchait aussi.

Clément allait en face à la Sorbonne et Mousso brandouillait, il disait : «je suis un politique».

Il est possible que Clément brandouillassât aussi à sa manière. Il s'était porté volontaire pour un exposé et dans le groupe d'étudiants en était le rapporteur, et le professeur Ignace Meyerson, le grand Meyerson avait donné le sujet.

Clément, petit jeune homme prêt à bouffer le monde, avait pris sur lui de traiter autre chose. Sujet plus important, mieux choisi, meilleur, plus adapté, plein de sens, en un mot l'élève s'était pris pour le maître, et quel maître !

A la deuxième phrase, l'élève était renvoyé à son statut d'élève, et remontait les marches de l'amphi continuant de justifier sa vérité à haute et intelligible voix.

Une rencontre le délivra de ces études qui ne voulaient pas le reconnaître !

Qui a connu Capoulade en 1939, a vu la brasserie parisienne, typiquement parisienne, aux clientèles diverses suivant les heures, l'employé à huit heures, la femme oisive à l'heure du thé, toute la journée les entrées, les sorties, les percolateurs cuivres et chromes, les cafés virevoltant sur les plateaux des garçons, les pyramides incomparables de croissants et de brioches, les pains beurre, les étudiants, les étudiantes, les journaux lus aux tables, *Le Temps* sérieux et emmerdatoire, *L'Humanité* et *Le Populaire* aux mains des jeunes, aux mains des jeunes aussi, *La Gerbe*, *Gringoire*, *L'Action française* aux mains de jeunes salauds de droite et de Droit.

Les tables essuyées vite d'un tour de torchon, les clients renouvelés sans cesse, ceux qui sur la banquette de moleskine rouge passaient des heures au prix d'un seul café, café percolateur ou café filtre, dont le faux argent du filtre posé à coté de la tasse laissait couler une petite mare de pisse brune échappée du marc sur le marbre usé et taché de la table.

Quittant le brouhaha de la rue, Clément rejoint le

brouhaha de la salle, se faisant un passage vers le tas de croissants, il bouscule une jeune fille. Dès qu'il portait les yeux sur une fille, il la trouvait belle, dès qu'il parlait, il était amoureux, pour cinq minutes peut-être mais amoureux ! Dès qu'il était amoureux, il disait des choses gentilles, avec son drôle d'accent égyptien qui les faisait fondre. Cinq minutes après il les avait oubliées.

Celle-là était accompagnée, le charme levantin, leva la colère du chevalier servant. Jeune coq.

Clément dressa son visage vers l'offensé : «Tape, con».

L'autre tapa, quand une voix intervint : «Venez plutôt prendre un café !»

Avec l'inconscience de la jeunesse, c'est ce qu'ils firent tous les quatre.

Le conciliateur, vivant aux yeux rigolards, et Clément, parlèrent, parlèrent, ils continuèrent dans la piaule rue de la Huchette. Il faisait du théâtre, avec qui ? Avec Jouvét !

On lui eut dit Jésus, la gloire n'eut pas été plus grande.

Jouvét, Jouvét ! Clément n'en croyait pas ses oreilles, l'autre lui propose de le voir.

Voir Jouvét. Clément croyait rêver. Jouvét, en Alexandrie, c'était le mythe !

Jean, (ce jeune s'appelait Jean, Jean Carmet) ne jouait pas avec Jouvét, il suivait ses cours.

«Apprends un texte viens, tente. Salut, jeudi, tu n'oublies pas».

Ne pas choisir le plus simple !

Il va sur les quais de Seine, à deux pas, cherche dans les boîtes de bouquinistes, trouve *Volpone*, dans *Volpone*, apprend *Volpone*, apprend la réplique aussi, tous les rôles.....

Et durant des jours, avec Carmet ils ne se quittent plus, dès le matin il rejoint son ami.

Sur le palier, le robinet de cuivre et le lavabo d'émail. Les chiottes à droite, la chambre à gauche. La chambre de Carmet était dans les étages, les murs qui furent de plâtre peint dans l'escalier, étaient rayés salis au frottement, salis des décennies.

Jeudi avant dix heures à l'Athénée, ils montent, par les coulisses.

Carmet le laisse et va, Clément s'assoit timide, derrière la petite porte, sur une marche, la porte s'ouvre, un pied apparaît.

Deux mains descendent pour renouer le lacet, le type se relève, Clément lève la tête :

C'était JOUVET !

Le visage de Jovet presque à hauteur du sien. Il est encore le genou plié et soudain les yeux s'ouvrent, immenses. Ce gris bleu que Clément n'oubliera jamais.

Jovet passe devant lui, va s'asseoir, laisse derrière lui un sillage, une fragrance d'eau de lavande, rejoint Jean Meyer, chacun dans un des fauteuils studio de décor.

Jean Meyer dit quelques mots, et Jovet fait signe d'approcher :

«Tu as ta réplique, non, tu te la donnes, tu as un accent ? Egyptien, ça parle français, chez toi ? Vas y, ton texte».

Carmet avait dit : «S'il laisse filer une quinzaine de vers, c'est le Paradis. Une demie page, c'est le paradis !»

Jovet écoute la scène entière, Clément joue *Volpone*, il se renvoie la réplique de Mosca. La scène entière passe, il joue *Volpone*, réplique Mosca.

Jovet se dresse. Il est grand et de sa droite, il saisit la nuque de Clément :

«Médicalement parlant, angoissé, spasmodique, souffle court. Ach, Ach ACH....Tu me fatigues, tu es fatigant.»

Il le fait pivoter et le présente aux élèves.

«Pas question du Conservatoire ! Cet accent... Tu n'as pas d'argent, bien sûr ?... Jeannot,... on va le garder quand même, ce jeune homme a... Je ne sais pas... Il y a quelque chose... Il a le sens de la scène... Jeannot tu lui donneras du Molière... Molière et puis des rôles jeunes... Et respire !

Respire bon Dieu... Travaille Viadus, Scapin... Tu as à peine vingt ans, tu joues les vieillards !

Que feras-tu à quarante ?... Tiens, Bossuet, une oraison funèbre... Respire...»

Et il passa à un autre accent : Sacha Pitoëf que son père Georges avait envoyé en ami, pour qu'il le perde vite son accent russe !

Il était dans les vaps pas loin de l'affiche de Knock, du lit, des quelques accessoires proprement rangés sous la grande baie vitrée aux arabesques blanches.

CHAPITRE 5

Mouso, le politique, allait de meeting en meeting, tout en vomissant les communistes, Staline, les Russes, tout en se délectant des écrits de Voline, il ne manquait pas une seule manif antifasciste, les dits communistes menaient le bal.

Il y traînait Clément, chaque fois que le théâtre, Line, la Sorbonne, les flâneries, ne le retenaient pas. Il rencontrèrent Paul Nizan, Aragon, Triolet, comme ça, cinq minutes, après les discours.

C'était des images d'histoire.

Au Vel d'Hiv, la voix chevrotante, Blum parlait, les femmes hystériques pleuraient.

Jamais Clément ne fit justice à Blum, toujours l'opinion de ces jours, la haine pour un traître bourgeois, cinquante ans après, il imite encore, avec fiel le ton du socialiste !

Comme si rien ne s'était passé, pas même les historiens sur l'histoire.

Brusquement, dans la foule, debout face à la tribune, dans la houle de la foule, une houle remua les vagues, des hommes vêtus d'un cuir presque uniforme taillaient le passage à Thorez, dominant acclamé.

Mouso aussi par aberration et grégarité se mit à hurler: « Thorez, Thorez ».

L'aspect guépéouesque de cette avant garde n'a jamais revisité l'image que Clément garde.

Pour lui, c'était le prolétariat en marche, vers les lendemains de Justice et de Liberté.

Thorez un jour, Pitoëf le lendemain, Dullin, tout le Paris, de près.

La situation empirait, Thorez hors la loi, les bagarres avec l'extrême droite, des grèves réprimées, Reynaud tentant de faire passer sa voix, les flics obligeant sous la menace armée les conducteurs de métro à conduire.

Moussou et Clément longtemps discutaient, il faut repartir.

Bien vu !! Raymond avait décidé de ramener tout son monde avant l'explosion, la mère de Raymond rentrait en Egypte.

Tous antifascistes, tous intellectuels, mais l'Egypte proclamait sa neutralité. Ne pas rester dans la nasse.

C'était le 3 mai, les bruits bottés teutons, résonnaient au loin, la France était inquiète, mais sûre d'une guerre éclair, l'extrême droite glapissait.

Discret, Raymond ne mélangeait pas sa cour et sa mère. Clément rentra par l'Aramis, avec une cargaison de Chinois, malades, secrets, étranges, étrangers. Clément était l'un des seuls blancs, le capitaine le chargea de défense passive sur son pont.

Il ne savait pas comment utiliser des chaloupes de secours, il dut l'apprendre aux autres qui ne parlaient pas la langue, ne comprenaient rien à ce qu'il voulait.

Rôle de composition, cela l'amusa bien, gesticulations propitiatoires avant l'explosion. Elle n'eut pas lieu sur le bateau, mais l'Europe implosa sous les coups des Panzers.

Une guerre éclair, je vous dis.

Arrivée à Port Saïd, et retour au Caire dans un grand appartement rue Adly.

Résurgence financière des Harari.

Le père et la mère, pour si peu de temps n'allaient pas demander aux enfants de travailler, ils ne demandèrent jamais d'argent.

Ce furent alors les longues inactivités, les mois à flâner avec la jeunesse dorée, intellectuelle, les cafés du centre ville, «L'Américaine», «Groppi» «Big Ben», les futures gloires littéraires, les comédiens en herbe, les femmes en

demande, les amours désinvoltes, les confidences, les récits.

L'envie de faire, l'occasion, une place de correcteur se trouvait libre à «La Bourse» le journal de langue française, dont la ligne politique eut été ferme s'il n'eut dû, conservateur, ne déplaire, ni aux Grecs, ni aux Anglais, ni à l'islam, ni aux Coptes, ni surtout à la Couronne, aux maîtres, aux anciens maîtres, aux futurs maîtres.

Clément de ce jour ne dort plus que cinq heures par nuit, et jamais ne s'en déshabitua.

Livre III

CHAPITRE 1

La nuit au journal rythmait le temps de Clément, le multipliant par la diminution de ses heures de sommeil, et il en était heureux, vivant plusieurs vies ensemble, longues logorrhées somnolentes dans les quatre ou cinq cafés qui faisaient Le Caire, enfin Le Caire qui existait. Le Caire laborieux, populaire, paresseux, miséreux, grouillant, odorant, lui n'était rien.

Il discutait, écoutait, ironisait, dogmatisait, buvait de la bière, jouait, lorsqu'il n'était pas dans quelque lit.

Au journal, il se passionnait pour ce qu'il corrigeait, avait donné quelques petits articles sur le théâtre, recevait Cossery qui venait discuter à perte de vue sur tout, lorsque les rotatives enfin roulaient.

Il allait, corrigeant au-delà d'une coquille, corriger une tournure, une expression qu'il jugeait impropre, hors la loi, sa loi à lui, loi puriste d'une langue parfaite, d'un français classique.

Le premier incident l'opposa au très fashionable Monsieur Jean Lugol, rédacteur en chef, qui le convoqua :

«Monsieur Harari, j'ai vu une correction signée en marge C.H. Est-ce vous ?»

«OUI».

«Monsieur Harari, pourquoi avez-vous remplacé l'expression deux alternatives par une alternative ?»

«Parce que alternative a deux termes et que deux termes ne font qu'une alternative».

«Monsieur Harari, je sais que vous avez vécu à Paris.

Monsieur Harari, je sais que vous avez été élève de Jouvét. Monsieur Harari, Je sais... Mais ici nous ne parlons pas votre français précieux, un peu efféminé, peut être ? Nous parlons le bon et solide français d'Égypte, que nos lecteurs honnêtes et solides comprennent. Monsieur Harari, Compris ? Monsieur Harari, vous êtes un jeune homme plein d'avenir ? Vous êtes cultivé, intelligent, un jour vous pourriez être à ma place ? Non ?»

«J'y suis, Monsieur, je lis les revues intellectuelles, je vais prendre le thé à «Mena House», je vous y aperçois avec vos filles, je vais au «Tewfikieh tennis club», toute personnalité que vous connaissez, je la connais, je suis à votre place, Monsieur et de plus, je suis debout, moi».

«Retournez à votre travail, Monsieur Harari».

Un quotidien du matin «Le progrès égyptien» compléta la Bourse. Clément y fut nommé.

Le journal n'était pas tout, la vie était mêlée de théâtre, de paresse, de caresses, de femmes, de sorties impromptues, capricieuses, décidées sur l'instant, pour on ne sait quelle raison, sans raison, pour toute raison, dans cette nébuleuse informelle, insouciant, nébuleuse irrégulière jeune.

Clément se tournait de plus en plus vers le théâtre, faisant des imitations dans les salons, invité aux mariages et au «Bar Mitzva».

Une nuit, le journal était en effervescence, le tirage était prévu triple des jours habituels, des crieurs supplémentaires avaient été recrutés, un plan de positionnement avait été prévu pour que tout Égyptien puisse acheter «Le Progrès».

L'éminent directeur du lycée français d'Héliopolis, Théophraste Stefanopoulos de Commène Glymenopoulos avait écrit un poème, il encensait le roi : «O Roi Laboureur, Roi marin, Lumière de l'art, Etoile de bonté, Providence de ton peuple, ô nouveau Ramsès, Roi pieux, Grand administrateur, Conciliateur du monde, Renaissance de l'Égypte... !».

Sur deux colonnes en première page la photo du collier de diamants.

La légende : «ci-dessus le joyau que la princesse portera autour du cou pour épouser notre roi».

Les morasses se succédaient et Clément corrigeait, corrigeait, il revint au petit matin se coucher.

Midi était passé que le jeune Nubien qui montait le journal ne l'avait pas réveillé. Il s'habilla, descendit l'admonester, mais le journal avait été saisi. Clément avait laissé passer une coquille, le U de cou était retourné, on pouvait lire : «Le joyau que la princesse Farida portera autour du con !»

Après l'affaire du mariage du roi Farouk, Clément ne fut pas vraiment mis à la porte, mais le solde de son bulletin de paye était toujours négatif, entre son inassiduité, les consommations au journal, défalquées en fin de mois. Il prit l'habitude de venir de moins en moins.

Un jeune Copte, correcteur soumis, laborieux, obéissant, admiratif des chefs, lui succéda, moins subtil, plus sérieux.

Clément cessa définitivement de venir, trop pris par les conversations de café, d'intellectuels, les essais théâtraux, les lits des jolies et encore assez jeunes commanditaires, les parties de poker. Son esprit de curiosité, sa nonchalance de voyeur, lui faisait vivre le film des événements.

En arrière fond, la présence de ses parents, de son cousin Nathan, de ses sœurs était sans qu'il s'en rende bien compte, la sécurité de ses audaces.

Nathan lui, polytechnicien, l'un des premiers polytechniciens égyptiens et le plus jeune, travaillait pour la compagnie d'électricité.

Plus jeune ! Pour le bac, si jeune qu'il n'avait pas droit à une dérogation, 13 ans peut-être !

Il fallut faire acheter à Alep, par un obscur employé d'état civil, un acte de naissance aussi antérieur que faux.

Les plus grands faussaires ont des lacunes. Dans la préparation du dossier d'entrée à polytechnique, ils emmêlèrent et le vrai, et le faux. La France d'alors n'était pas aussi corrompue que l'Orient.

Quatre ans plus tard, l'administration s'en aperçut. Nathan était ingénieur, il n'était pas question de lui dénier un titre gagné, mais on exigea qu'il repasse le bac.

Il passa donc à nouveau les épreuves, avec des candidats presque de son âge.

Tout se passait bien lorsqu'à l'oral de maths, il se mit à démontrer et résoudre bien au-dessus de sa condition.

«Jeune homme, jeune homme, ce n'est pas au programme...».

«Monsieur, à dire vrai, je suis polytechnicien» et de raconter :

«Vous pourriez être le maître....»

«Mais non mais non».

Il eut son bac en devisant agréablement de la théorie des statistiques avec l'examineur passionné.

Dès son retour au Caire, Clément comprit que Nathan vivait autre chose, et Nathan vivait la création d'un parti communiste clandestin égyptien.

Les deux cousins n'avaient que deux ans de différence. Lorsqu'ils étaient chez leurs parents, ils dormaient dans la même chambre, mais Nathan ne proposa pas à Clément de venir à eux.

La vie libre, artiste, le fait de coucher avec telle ou telle, sans autre motif que l'amour éphémère, le désir, l'occasion, et quelles que soient les opinions éventuelles de la donzelle pourvu qu'elle ait un beau cul et quelques avantages autres, semblait au puritanisme de ces jeunes révolutionnaires exclure, toute confiance à accorder.

Suite à une réflexion légère, brillante et pour la beauté du geste, cynique de Clément, devant un auditoire léger de péronnelles et de dindons, Nathan s'écria : «Clément ! Ne m'adresse plus la parole.»

Ces deux cousins étaient liés par de nombreuses soirées. Ezra avait la voiture de la compagnie, et qui aurait

fait le cinquième au poker s'il n'avait emmené Clément ?

Le poker se jouait dans toutes ces bonnes familles, juives, grecques et coptes. Tandis que les hommes passaient des nuits, les femmes derrière les joueurs se passionnaient, jacassaient, riaient, échangeaient des potins.

De temps à autre un joueur par une exclamation, un mot ou une mimique demandait un peu de silence. Généralement c'était celui qui perdait !

Dans la rue Le Chaouiche, le flic apercevant une lumière sur le côté d'une vitre bleuie du black out criait : «Etfi el nour» (Lumière), une spectatrice du poker, allait jusqu'à la fenêtre bien tirer le rideau, l'on craignait les bombardements allemands.

Mais le vrai black out était celui qu'Ezra et ses amis tenaient sur leur petit parti communiste, caché derrière la façade noble du cercle mathématique.

Le cercle mathématique, créé pour aider les étudiants en sciences exactes, pour faire réfléchir les professeurs, communiquer les ingénieurs, n'était qu'un faux semblant permettant la propagande, et le recrutement de ceux qui seraient les élites.

Pour subtil que fut le rideau de fumée, la police «Les Mokhabarat» suivait, savait, écoutait, rapportait, et arrêta lorsqu'elle voulut, où elle voulut, les séditieux intellectuels, parmi eux Nathan et sa femme, prison d'hommes, prison de femmes, visites des parents, étonnement de l'oncle, questionnement, à la Bourse, à la synagogue, défense du neveu, conviction que, bien que dans une prison de droit commun, ils étaient innocents. Youssef n'était pas loin de penser que ce communisme, s'il n'y adhérerait pas, ne sachant pas trop ce qu'il était, n'en était pas moins comme la religion d'Abraham, un lieu de justice, de liberté, d'amour, de respect de son prochain.

Clément, sur ce point, n'était pas loin de son père. Seulement si le communisme est resté cet idéal, son jugement sur la religion juive, ou peut être sur ceux qui la pratiquent, a bien changé, allez savoir pourquoi !

CHAPITRE 2

L'armée anglaise défaite par Rommel remontait épuisée au Caire.

Venant de Palestine, les troupes fraîches partaient au combat, les soldats isolés, s'enivraient dans la détresse, la Military Police intervenait au quartier réservé, mais partout ailleurs, les rues étaient semées de sikhs en turban, d'Afrikanhers en chapeau de shérif, d'Ecosseis, parfois en kilt, impériaux ou défaits, nets ou froissés, suivant qu'ils partaient ou revenaient de guerre.

Un jeune officier était resté toute la soirée, affalé à une table proche de Clément et Cossery, à «L'Américaine» l'uniforme informe, à côté d'un simple soldat, pleurant.

Quelques jours plus tard, un soldat australien entrant chez «Croppi» ouvrit le feu avec une mitrailleuse, dans la peur des consommateurs, lecteurs de journaux bavards futiles et dames bien en chair, tandis que Spirs le chef d'orchestre dirigeait un tango.

Tout annonçait l'effondrement.

Les Egyptiens, Musulmans et Coptes, rayonnaient, souhaitant le nouveau maître allemand, tout, pour voir l'effondrement de l'orgueil britannique.

Les rumeurs couraient jusqu'au cœur de la ville, deux estafettes allemandes seraient venues en side-car et grand uniforme, réclamer la reddition anglaise, à l'état-major, sans que personne en ville ne les aient inquiétées, les archives de l'armée brûlaient dans toutes les casernes, des listes de collaborateurs de l'occupant anglais auraient été dressées par la police indigène.

A ce compte-là il aurait fallu emprisonner les dirigeants,

les bourgeois, les fonctionnaires, et bien d'autres encore. Pour les Juifs, il paraît que c'était vrai.

Tous parlaient de partir, sans le faire, ou le faisaient sans le dire, ou projetaient de le faire si cela s'aggravait.

Seul le cousin Mourad, sûr de lui, confiant, disait : «l'Eternel nous a fait sortir d'Egypte avec Moïse, nous a sauvé de Nabuchodonosor, a permis que nous survivions à Isabelle la catholique ! vous doutez ! Qu'est Rommel face à l'Eternel, que son Nom soit béni ! Hommes de peu de foi !»

Il redressait son nœud papillon à pois blancs sur fond bleu, de ces nœuds à acheter à *Old England*. Le nœud à ailes hautes penchait toujours d'un côté, il prenait son chapeau de feutre gris, il allait confiant devant le Seigneur, il allait boursicoter, il allait acheter à la baisse, il allait vendre à la hausse, ça c'était sûr.

«Que soit béni Celui qui est !».

Un jour la panique les prit, folle rapide, impérative, il fallait fuir. Cossery d'abord réunit un peu d'argent, Clément fit ses fonds de tiroir, son père compléta, les autres firent de même et malgré la foule assiégeant la gare centrale, ils prirent leurs billets, traversèrent les voies et trouvèrent place dans le train d'Assouan. Quel train ! Des wagons de voyageurs, trois, un en première, des fourgons, des plates-formes ! C'est sur une plate-forme à marchandises, au milieu des caisses métalliques de l'armée, mêlées de valises civiles, de baluchons, vautrés, juchés, assis sur les colis que le voyage se fit, quatorze heures durant, sous le soleil et dans la chaleur de la nuit.

Les escarilles de la locomotive, les arrêts sans raison apparente, donnaient un air d'aventure non démenti par l'aspect des voyageurs : employés fuyant en famille, européens encore soldats ou déjà civils, les vêtements militaires mêlés aux frusques .

Dès le départ, sur une caisse longue marquée de sigles militaires, un officier de sa Majesté charmait une «auxiliaire féminine de l'armée de terre».

Il la charma tant que passé à l'offensive, le pantalon sur les jambes, couché sur la jeune femme, il alternait ses efforts.

Dans la fougue et l'étreinte, la robe relevée et le corsage ouvert, elle n'avait plus conscience de toute la précarité de la situation.

Le contrôleur, un arabe, pas concerné par la fuite des maîtres, enjambait corps et colis poinçonnant les billets.

Arrivant au couple en rut, respectueux, il entama la litanie : «Tickets, please».

Pénétrant sa compagne, irrité par l'impavidité de la demande, l'officier sans interrompre son action, mais abandonnant ses caresses du bras droit, fit signe de fouiller sa poche, l'arabe en tira le billet, le poinçonna, le remit dans la poche de l'officier, se releva et poursuivit son chemin, tandis qu'apaisants, l'éjaculation et l'orgasme arrivaient ensemble.

«Jamais ça» dit Clément, quelqu'un dans le groupe proposa que tous prennent du bromure. Leur sécurité d'abord.

Les voila à Assouan, dans un hôtel digne d'eux ou du moins de leur fortune. Façade sans âge, publicité et enseigne peintes en un lointain jour, décolorés, pisseux abords, bidons rouillés recueillant l'hypothétique eau des toits les jours de pluie, entrée carrelée de briques et de faïences fêlées et refêlées, tables un peu bancales aux plateaux de marbre blanc tachés.

Que dire des chambres, sinon que la misère des lieux était cachée par le peu de jour filtrant des rideaux de coton râpé marron, jadis grenat, qui se refermaient mal.

Les lits, composés de sommiers métalliques avachis, supportaient mal des matelas de fibres végétales déformés.

Un Anglais en *Land Rover* kaki apparemment militaire, vêtu de chemise et pantalon d'uniforme sable, sans grade, arriva, quelques heures plus tard devint leur familier, était à ses dires agent de renseignement, en mission de qui, pour qui, de quoi, pour quoi, il en disait

tant qu'ils ne savaient pas. Il pouvait les emmener au-delà du calme, moyennant une somme chacun, cela ne gênait pas sa mission. Il avait des relations. Il ne disait pas qu'il était officier. Il était juif, grand, les yeux bleus, s'il n'avait été roux il aurait eu l'apparence d'un grand aryen, d'un grand SS.

Ils eurent la légèreté de le payer, de s'embarquer avec lui. Rule Britannia, vive la Palestine, merci l'Amérique, soldats russes, résistez ! La guerre serait gagnée.

Ils se retrouvèrent à 20 kms d'Assouan, et revinrent par leur propres moyens vers l'hôtel.

Devant le «Cataract hôtel», Cossery et Clément virent Levy Lenz, tout heureux de trouver des partenaires de poker. Il les emmena, les logea, leur fournit de quoi démarrer les parties, et l'on s'installa dans des jours oniriques, dans le luxe du quatre étoile oriental, dans la chaleur, sous les ventilateurs, tournant inlassables sous les staffs, dans les fauteuils rapidement délivrés de leurs housses habituelles en cette période creuse de l'année.

L'avenir de l'humanité se jouait, plus haut à El Alamein, ils ne discutaient pas même du sexe des anges, ils jouaient d'interminables heures au poker.

Mais qui était ce Lévy Lenz?

La légende, mais était-ce une légende puisqu'elle passait pour vérité, était que, un peu plus jeune, ce chirurgien, doué, pionnier alors de la chirurgie esthétique, circulât en Pologne, de nuit, avec sa puissante Issota Frashini, une voiture italienne que le Duce voulait supérieure à la Rolls, qu'à grande vitesse, il renversa une femme, la brisant, la défigurant, qu'il n'eut de cesse, d'en faire par son art, une beauté sans rivale. Il l'épousa.

Poussé dans ses derniers retranchements, tout au plus, il ne niait pas.

La renommée était telle que de nombreux visages de la haute société passèrent sous son scalpel.

Sa fortune en découla.

En fait, disaient les mauvaises langues, il n'avait jamais renversé la beauté qui lui servait d'enseigne ailleurs que

dans un lit.

Clément joua avec lui, pour lui, avec son argent, partageant les gains, oubliant les pertes.

Les quelques jours passèrent, et la victoire de Montgomery sur Rommel les réveilla.

Chacun reprit le courant de sa vie, la petite, l'étrange société d'Assouan rejoignit Le Caire.

Ils revenaient purs et sans taches, le bromure pris durant leur aventure les avait protégé de la tentation.

La victoire était proche, Clément rêvait de son retour en France, les soldats allemands à leur tour épuisés, sales, mal rasés étaient au Caire, mais entre de tout nets Anglais qui les encadraient, traversant la ville pour que les Indigènes sachent bien que l'on n'attaque pas sans sanction l'éternelle Britannia.

Le peuple pourtant regardait passer avec sympathie les ennemis de leurs maîtres, certains, allaient même jusqu'à les acclamer, puis se perdaient dans la foule ou disparaissaient dans les ruelles.

CHAPITRE 3

La guerre, la neutralité de l'Egypte, s'en souvient-il Clément ? Pour lui, c'est le temps du théâtre et des femmes, de celles qu'il aimât, de celles qui l'aimaient, de celles qui s'aimaient en jouant de ce beau et jeune homme, auréolé d'essais de scène. Auréolé, oui... mais auréole un peu fallacieuse au début.

Il était comme l'homme qui a vu l'homme, qui a vu le chien, qui a vu l'ours. Il était l'homme qui avait vu Jovet. On aimait penser qu'il était l'élève de Jovet, il n'insistait pas sur la brièveté des cours reçus souvent hors de la présence du maître, il laissait planer ce doux reflet du soleil, d'autant que son admiration pour Louis Jovet lui faisait voir et revoir, s'imprégner des films du maître, et que sur la scène de la «Lune Rousse» entre deux imitations de Churchill, Roosevelt, Moussolini ou Hitler, il imitait Jovet au point de se sentir, de se croire, de se vouloir Jovet le temps des applaudissements.

Réveillé par la chute du rideau, il redevenait Clément Harari, plein de son avenir.

Son avenir serait grand, par la qualité, le travail, la fougue et l'élan.

Si cela ne s'est pas assez su, c'est qu'il ne fut jamais démagogue vide, guignol fait des gloires éphémères des libellules.

La «Lune Rousse» rue Gatal vint tout naturellement, ou plutôt, la patronne. Il était dans la rumeur, il fut sur la scène, il fut aussi dans le lit, il le nie maintenant, mais la rumeur l'aurait bien voulu par hasard et non par

nécessité. Un soir, Simone Alex l'aurait gardé après le spectacle, hasard ou volonté, une ou deux fois, plaisir du moment, paresse, l'ayant sous la main, il aurait joué ce jeu-là aussi, flatté, mais ce ne pourrait être que péripétie dans son souvenir.

Simone Alex tirait son pseudonyme d'Alexandrie, et avait eu l'audace de créer un cabaret à la parisienne, pour cette élite cairote sevrée de Paris par cette guerre qu'elle ne faisait pas.

La soif de plaisir était encore accentuée par la hausse des marges de négoce, la bourgeoisie vendait tout et plus encore, sans règles et sans prix. Les petits marchands de citrons, eux-mêmes, faisaient monter leurs prix, aux soldats anglais, néo-zélandais, indiens, australiens, jusqu'à des cieux inespérés. Les putes réussissaient à conserver une part de leurs passes à l'insu de leurs protecteurs, tant l'argent coulait.

Simone Alex avait réussi avec « La Lune Rousse ». Clément fut bientôt la vedette, en grosses lettres. Seul son cachet était négligeable.

Le différent d'un autre comédien, Eddy Hantover et de la direction fut l'occasion. Il parla, convainquit. La grève allait éclater, dès dimanche, on se retrouverait chez « Groppi ». Elle serait seule avec ses billets vendus.

Clément négocierait, on exigerait le doublement des cachets, le taxi remboursé tous les soirs. Il serait bon prince, on lâcherait un peu pour que Madame Alex ne perde pas la face.

Dimanche chez « Groppi », Clément était seul, il pensa d'abord que les copains étaient en retard, puis il se rendit à la raison, ils étaient allés travailler. Il eut quand même un bout d'augmentation, rien, une aumône quoi, juste pour qu'il ne perde pas la face, et puis, c'est lui qui remplissait la salle.

« La Lune Rousse », cela dura un an et demi, mêlée aux autres aventures. Cinquante ans plus tard, il jetait un œil sur cette vie. Il posait pièces et femmes côte à côte.

Elles étaient de même essence, pièces et femmes

avaient été non rivales, concubines, amantes orientales, harem de mots, et Nausicâa Bellos la Grecque, son premier amour du corps et de l'âme lui avait tout appris du lit, des draps pleins de saveurs, de moiteurs, d'odeurs !

Que n'avait-il un Homère pour recueillir sa vie, ses errances, chanter une vérité transcendée par la poésie et le mensonge, le souvenir, mensonge sincère.

Elle se disait d'une grande famille grecque. Elle le rencontra à «l'Egyptian State Broadcasting».

Quelle souvenance que la main de Nausicâa, guidant ses doigts vers les paysages de jouissances, du bout des doigts, à pleine paume légère autour des seins, puis atteignant, l'envie suprême, guidant l'index et le majeur en une caresse douce du petit pont entre le cul et le con, et brusquement demandant la pénétration, modulant et guidant, roulant d'une position à l'autre, dominant mais appelante.

Nausicâa... la fin de leurs étreintes, par ses veines ouvertes, non pour lui mais pour la pièce échouée sur les berges du théâtre sous les coups de critiques.

Nausicâa était vraiment amoureuse, toute experte qu'elle fut tant en amour que de la vie.

Elle écrivit : «Le roman de ma vie». Pour Clément c'était l'histoire de Clément, comme si à vingt-quatre ans on peut avoir une histoire. Elle loua le théâtre de l'Ezbehieh, engagea les acteurs, le metteur en scène, fit imprimer des affiches, fit placarder des affiches, fit tout ce qu'il faut, fit répéter, arriva à la Générale, lança des invitations, fit une première salle pleine, eut des critiques sanglantes, retourna chez elle où Clément la trouva les veines ouvertes, ce fut la fin ou presque de cet amour.

Etrange amour : à l'étage au-dessus du bar qu'un admirateur lui avait offert, il y avait trois chambres sur le palier. La première fut rapidement celle de Clément, la seconde était celle d'un homme d'un certain âge, peut être homosexuel, digne, de blanc vêtu, oncle, ami, cousin, ou quelque chose d'autre pour la belle nymphe. La troisième était celle de Nausicâa

Clément passait sur la corniche, sur la façade de la maison, pour rejoindre sa belle, sans réveiller le voisin. Nausicâa était simplement une romantique compliquée.

La tentative de suicide refroidit Clément.

Nausicâa fit une nouvelle pièce, à la gloire de l'Eglise grecque orthodoxe et de notre seigneur Jésus-Christ.

Elle traîna son amant comédien chez un archevêque, archimandrite, archi pope ou patriarche.

Clément dut baiser l'anneau du vieux Mélétiôs II qui ne comprenait rien, cela finit en queue de poisson, en oubli, en fumerolles. Nausicaa sortit de la vie de Clément, tout neuf pour un nouveau premier amour.

Chez Hilda, il vit pour la première fois Madame S... milliardaire, dont le père avait fait fortune avec une spéculation sur la dette égyptienne, menue, encore jeune, délicieuse : une Tanagra, sauf qu'elle avait une poitrine opulente, incongrue, aussi opulente que son compte en banque, qui la disgraciait, pensait-elle.

Elle n'eut été qu'admiree pour sa beauté, elle attirait les regards des hommes, presque honteux de cette attirance. Clément était vampé, en sa présence, il ne pouvait détacher ses yeux du corsage.

Elle se faisait conduire par ses maris successifs, dans des voitures toujours très grosses, très chères, très luxueuses, Delage, Delahaye, Issota Frashini, Rolls finalement communes, Bentley mais découvrables pour ôter à leur sérieux si officiel.

Clément à l'arrière avec Choukoug, le lévrier afghan, Renée et son mari devant, comme si elle s'était achetée un nerveux animal, elle le dresserait, en ferait un grand acteur, le révélerait.

Clément devint un habitué de son salon au Caire, de son jardin d'Alexandrie aux fontaines, aux lauriers, aux eucalyptus, palmiers, fleurs et senteurs orientales.

Clément devint un habitué des conversations futiles, des jolies femmes subtiles, des hommes d'affaires, politiciens, banquiers, artistes, tous cosmopolites, elle Juive, assemblant un parterre de Grecs, Français, Turcs,

Anglais, tous se sentant Egyptiens, occidentaux, tous se sentant l'Egypte exclusive.. Le Clément en gallabieh était bien loin, il s'habillait avec la désinvolture et l'élégance d'un jeune Européen en vacances africaines.

Son profil typé, avec ce nez en patte de griffon, arqué, busqué, ses cheveux roux, donnaient l'impression d'un venu d'ailleurs, partout exotique.

Quittant ces délices, il allait aussi le soir à la villa Curiel, faire la lecture au vieux banquier aveugle, dont les fils parlaient de communisme et de révolution. Il voyait parfois passer un jeune aristocrate en short et sandales, Henri Curiel.

Cela pour quelque argent vite enfui.

On vint le solliciter pour jouer «Au Grand large» pour un gala de la Croix-Rouge française. Jusque là, lui, les autres, tous, ne jouaient dans quelques troupes que gratuitement, en gens de la Société, mais lui, se sentait enfin ou déjà comédien, on ne l'eut que pour dix livres !

Le soir, le père Harari, raconta qu'il avait dû démentir que Clément joua au gala pour de l'argent. Clément confirma.

«On te paye pour faire des grimaces !»

«Viens me voir !»

«Je ne payerai pas pour voir mon fils, je l'ai à la maison».

Il fallait mettre ses souvenirs en ordre, la vie n'avait pas été cette corbeille de femmes et de comédies enchevêtrées qu'elle paraissait cinquante ans après, non, il y avait le fil du temps qui avait tissé cette étoffe.

Il y avait d'abord eu cette soirée du lycée juif, un acteur absent, il avait sauté sur scène pour les imitations des profs, et de quelques personnages connus du tout Le Caire.

Ces imitations, elles étaient connues, il les avait faites dans bien des salons. Elles étaient la raison première de toutes les invitations.

Il y avait ses longues stations dans les cinq cafés ou

tout Le Caire passait, tout Le Caire c'était cette bourgeoisie parasite, intellectuelle, d'affaires, dont les fils étaient révolutionnaires, dont certains le sont restés et sont morts comme l'aristocrate Curiel, porteur de valises du FLN, intermédiaire entre les Palestiniens et les Israéliens, mais toujours libres, par rapport aux Etats, assassiné à Paris, la France sortant de 68.

Un jour à «L'Américaine», une jeune femme s'approcha de sa table : »Clément Harari ?»

«Oui»

«Hilda... Je suis professeur à l'école Betch. Je veux monter un atelier théâtre. J'ai besoin d'un metteur en scène».

Elle aurait payé pour mettre en scène Clément. Toutes ces élèves de treize-quinze ans, que leur faire jouer ? Molière ? « Le malade Imaginaire » ? Qui le malade ? Clément.

Toute jeune, Toinette l'émouvait, non, non, ici il ne peut pas raconter, enfin il n'était pas tellement plus vieux qu'elle !

Elles étaient confiées à lui, oui, oui, mais quand même, quel bon souvenir, quelle maladresse, quelle douceur naïve ! Ah si Hilda avait su, quel scandale, petite fleur

Hilda, jamais il ne lui est venu, l'idée de... Elle était une sorte de pureté, il ne le savait pas, elle lui avait donné ce qu'aucune femme n'avait offert, elle lui avait donné la première pièce, la première troupe, le premier pas.

Il était enfin lui, le comédien, le metteur en scène, il était lui, elle ne s'était pas donnée, elle lui avait donné plus encore : lui-même.

Ils jouèrent à l'Opéra, avec succès, il avait la meilleure troupe de langue française, et les troupes de langue française, seules comptaient.

Tous ces acteurs arabes, en arabe, pour des Arabes, ce n'était pas la culture, c'était l'amusement du peuple, rien qui compte, un souffle de vent dans le ruisseau ! Sauf si comme Kich Kich Bey, sortant de l'arabe, il se moquait de l'Arabe, caricaturait le Juif, le Grec, le puissant en

s'adressant, bouffon des puissants, avec une puissante prudence à ces mêmes couches puissantes ! L'Opéra justement le vit jouer. André Vigneau présent le voulut dans le film qu'il allait tourner avec les plus grands acteurs «La terre du Nil».

Il y avait deux rôles pour son profil : le jeune héros instruit revient au village et lance le combat, pour la liberté et la vie, contre les usuriers, et le rôle du fils de l'usurier, qui deviendra aussi glauque que son père.

C'est ce rôle qu'on lui donna

Clément tourna le film avec Tuleimat. Clément connut de vrais Egyptiens, pas les seuls domestiques, cireurs, contrôleurs de bus, qu'il pouvait apercevoir, mais des intellectuels dont les enfants s'appelaient tour à tour Mohamed et Yasmina, pour redevenir Lucien et Lorette suivant que le gouvernement était au nationalisme ou à l'ouverture, que suivaient les rites de rupture de jeûne les soirs de ramadan pour affirmer leur indigénaité face à l'Anglais mais ne croyaient pas en Dieu, sinon pour quelques uns en Marx et Lénine.

Le film fut interdit, mis au pilon, cinquante ans plus loin, les acteurs survivants rêvent qu'il en reste une copie, et vieillards inassouvis, espèrent que leur descendance, nombreuse comme les épis de blé, verra naître ce monde d'amour, de fraternité, de justice, ces lendemains qui chantent. Ils s'en iront dans leur linceul avec l'amertume d'encre vouloir espérer, enfants orphelins de la révolution.

Toujours dans ces cafés, il rencontra cet avocat connu qui voulait monter une pièce.

«Ah ! mon cher Clément, j'ai le metteur en scène, mais le meilleur rôle c'est pour vous, oui, il y a Zola, non pas Emile, il est mort, mais notre grand Zola égyptien, oui mon petit Clément, oui, je vous payerai, oui, «La robe noire», oui Clément, oui tu seras payé, oui j'ai les moyens, oui ce sera un succès, oui il y a la petite .., oui Clément c'est un marchepied royal, Clément ! Royal qu'il est le marchepied !, tu as de la chance Clément de m'avoir

rencontré, oui, j'ai loué un théâtre à «Port Saïd», oui, je vous rembourserai l'hôtel, le voyage. C'est un chef d'œuvre, un sujet neuf, un chef d'œuvre Clément !

Il faisait des effets de manches, comme s'il avait eu sa robe d'avocat, et c'était elle la robe noire titre de la pièce. Un grand avocat, après de longues années d'honneur, avait fauté, et sa robe noire lui reprochait d'avoir oublié la veuve et l'orphelin. Le tout, à la manière cairote, plein de femmes, d'intrigues, de Juifs, de Grecs, de Coptes, et dans les rôles de domestiques, d'Arabes, malins, pervers, menteurs, sournois.

Clément était enchanté, les répétitions avec Zola, c'était des parties de rire, Zola, on l'a vu bien plus tard dans «Mon oncle de Tati. Il jouait un personnage gras, gros et un petit peu ridicule.

Là, il se moquait de tout, de tous et surtout de l'avocat. Ils arrivèrent en plein drame.

D'abord l'actrice qui se croyait l'actrice principale vit son nom plus petit que l'actrice qui se croyait l'actrice principale.

L'une accrocha sa photo en maillot de bain sur l'affiche, la seconde furieuse y colla sa photo format identité :

« C'est tout ce qu'elle avait la pauvrete dans son sac ! »

Elle s'injurièrent sous la pluie inopportune, se prirent aux cheveux, sans distinction, se donnèrent en arabe des noms qui auraient porté des hommes pleins d'honneur au meurtre.

La vertu de leurs mères respectives furent respectivement insultées.

A les entendre leur langage était bien celui de filles de putes, ô grandes dames du théâtre !

L'une se déshabilla pour faire sécher sa robe et mis ses sous-vêtements à sécher sur le rebord des avant-scènes.

Une heure après, le rideau s'ouvrant, elles se donnaient des «ma chérie» dans les coulisses.

Mais la pièce ne commençait pas si vite. Il fallut que l'orchestre joua l'hymne égyptien, le «God save the

King»,» La Marseillaise», l'hymne grec, et jusqu'au plus petit pays ayant ambassade ou consulat en terre de pharaon.

Une heure après, enfin le rideau se leva. A peine baissé, un huissier vint saisir les décors, des fournisseurs impayés autant qu'impayables, entre chaque scène, discutaient véhémentement avec l'avocat du producteur, les comédiens inquiets ou pour le plaisir de semer un petit peu plus de désarroi, exigeaient pour continuer, de toucher leur cachet.

Zola se tordait de rire avant de redevenir imperturbable sur la scène qui se vidait scène après scène des accessoires.

Clément joua le final devant une salle vide, sur une scène vide, sous les cintres.

Ils rentrèrent tous au Caire par leurs propres moyens après une nuit de fête.

CHAPITRE 4

Paris ! Paris !

C'est Paris espéré de ce purgatoire de six ans.

Paris vu de ce paradis de six ans, souffle retenu avant de se jeter dans la Vie.

Paris, celui auquel il aspirait durant ses longues années d'exil dans son pays natal.

Adieu Egypte ! C'est de toi que désormais Clément s'exile. Il t'aime d'autant plus que tu n'es plus la même, que la distance s'étend, que les nouvelles venues sont d'un autre monde.

Adieu Atlantide rêvée disparue et présente, sublimée d'idéal, adieu société élégante, libre, irresponsable, aristocratique.

Adieu.

Clément sait que ce morceau d'Egypte au fond de son cœur n'est que morceau de sarcophage, planche dans une vitrine de musée, illusion de sa jeunesse.

S'il est tant Egyptien, c'est que le voici Français, universaliste, mondialiste, communiste mais Français.

Adieu Calmoun, adieu rives d'enfance, adieu Nil souverain, Adieu souvenirs trompeurs, trompés. Adieu!

L'oiseau change de nid, l'oiseau change de vie.

Les premiers mois en France furent vécus à la limite de l'impossible, avec le peu d'argent donné par les parents.

Il fallait alors trouver du travail. Dans le même fleuve, tu ne te baignes jamais deux fois.

Jamais ce n'est la même eau, jamais tu n'es le même poisson !

A nouveau, c'était le théâtre mais pas les mêmes acteurs, à nouveau les proches Egyptiens mais pas les mêmes Egyptiens, c'était le communisme mais pas le même, c'étaient les amours mais pas les mêmes.

Quelques jours avec Cossery dans une petite chambre, mais la lettre de Renée, lui offrant ou presque lui enjoignant une chambre dans son hôtel particulier venait à temps, avant que la vibriennite de Clément ne se heurte à la supériorité cynique, hautaine du Malraux romantique qu'était Cossery .

Clément prit sa valise, se rendit Avenue Montaigne, sonna, un domestique français ouvrit, s'enquit, et mena dans les hauteurs à une chambre de bonne.

«Qui ne fréquentent-ils pas ces milliardaires Egyptiens», se disait le valet toisant Clément mal à l'aise.

Que ne dût-il penser quand Clément, enhardi par l'absence de sa protectrice encore en Egypte, installa sous ses combles son amante et l'amante de son amante.

«Etrangers, immoraux, il faut les souffrir, les subir, les servir !» disait le noble et droit domestique qui, tout au long de la guerre, avait entretenu et géré l'hôtel particulier réquisitionné par la Kommandantur, vandalisé, pillé, vidé.

Le très moral domestique n'ayant pas été le dernier à ne pas se laisser voler par les Allemands, a oublié de réintégrer ensuite quelques objets tentants bien gagnés puisque soustraits aux Allemands.

Il y avait un peu d'argenterie, médiocre butin d'un médiocre connaisseur qui eut pu faire fortune d'un seul tableau.

Voilà que Madame, avant même de rentrer d'Egypte, donne un nid sous les combles à ce petit métèque affublé de deux petites putains fainéantes.

« Ah mon Dieu, mon Dieu, ils ont beau être généreux, ces riches, ils ne tiennent pas leur place ! »

Mais il appliquait les instructions, à la lettre, en traînant les pieds, enfin à sa lettre à lui, sous les combles. Madame avait dit «Qu'il soit bien, ce jeune !»

Trouver du travail pour un jeune comédien inconnu,

avec un accent, beau comme le feu et la jeunesse, mais pas jeune premier, ce n'était pas facile. Vingt-cinq ans! Ce n'est pas l'âge des pèlerinages !

Quels pèlerinages ?

Est-ce un pèlerinage d'aller au Vieux Colombier dont on connaît jusqu'au petit jardin par les livres, rien que par les livres !

Est-ce un pèlerinage que de se mêler subrepticement puis habituellement aux acteurs qui répètent, aux élèves, aux maîtres.

Il faisait cela Clément, sans plan, comme par plaisir, une réalisation, un penchant, parce qu'il vivait et que sa vie c'était cela.

Il allait partout, pour avoir des contacts, pas pour travailler, comme ça.

C'est ainsi que Clément hébergeait sous son toit les deux filles. Il les avait rencontrées à une conférence de Jean-Paul Sartre « L'existentialisme, un nouvel humanisme ! »

Elles étaient au fond de la salle, juste juchées sur un rebord, accrochées à une colonnette.

La colonnette craque, elles se retrouvent derrière son siège. Il leur parle. Ils sortent ensemble. Elles faisaient partie des groupies de Simone de Beauvoir. Il se frotte à la poussière d'étoile. L'une travaille à la Sécurité sociale naissante, l'autre finit des études, elles s'installent chez lui, l'une couche, l'autre pas, ou plutôt avec la première seulement, l'une est vierge. Il baise l'autre.

Dans son souvenir ce n'est pas débauche, mais pureté, bientôt danger. L'amante se trouve enceinte, l'autre pas, il faut de l'argent pour faire passer, naïf, il en trouve.

Il y a complication. Il en retrouve : la pénicilline est au marché noir.

En fait il n'y avait rien, l'une n'était pas enceinte, l'autre non plus.

Lui Clément passait sans effort d'un lieu à l'autre, d'un milieu à l'autre.

Sortant du lit de ..., il se rendait au Royal Monceau où la mère de Liliane avait loué un étage, tenait table ouverte, à tous les Egyptiens qui retournaient à Paris.

Dans les couloirs, il lui arrivait de croiser Pierre Brasseur qui certains soirs d'exaltation dionysiaque, pissait de son balcon sur le boulevard Malesherbes.

Passants, il pleut.

Milliardaires et parasites, toute la gamme, toutes les nuances entre deux, rarement la table descendait à une intimité de moins de dix personnes, Clément était souvent là.

Dino, le frère de Liliane avait été musicien, compositeur dans la troupe de Clément et Hilda. Clément pérorait encore, parlait de créer, de monter des spectacles, racontait ses courtes intrusions à la Sorbonne ou il s'était inscrit, les cours d'histoire de l'art qu'il suivait. Il avait le trait incisif, pour un mot se faisait un ennemi, semblait avoir cent vies.

Les frères de Liliane disaient :

«Clément, il est fou !»

Il avait vraiment cent vies, il traînait au Flore, il ne pouvait pas dire qu'il connaissait Sartre. Il lui était arrivé de prendre un café à sa table, il avait rencontré Vian, Greco, mais dans ces endroits les uns et les autres voyaient, reconnaissent, en visages familiers.

Tzara, oui, Tzara !

Tous les jours. Ils prenaient le café tous les jours, une petite bande de cinq ou six, pas toujours les mêmes, ils ne savaient pas qu'ils prenaient des cafés avec des tournants des lettres, des monstres de la philosophie, c'était gentil, pour Tzara pas bohème.

Un jour Clément se retrouva à aider Tzara qui avait quelques problèmes à porter des tableaux qu'il allait vendre. Tzara était un homme, habillé sérieux, normal. Le jeune Clément était admiratif et familial.

Tzara, en fait, était marchand de tableaux le jour ou, gêné il vendait les siens.

Clément avait sous le bras un Picasso, plus tard

monument sans prix.

Tzara était précautionneux de ses sous. Prenant le café avec la volubile volée de jeunes, Tzara laissait toujours un de ceux-là payer jusqu'au jour où munificent il s'adressa au garçon :

«C'est mon anniversaire, je paye mon café !»

Clément allait aussi à la Maison de la Pensée Française, emmenait Liliane assister à des conférences, des spectacles, des meetings, visiter des expositions, traîner dans les bistrotis parisiens.

Clément c'était un oiseau de nuit.

Il emmenait aussi la mère de Liliane, élève de Marguerite Long, aux cours. Ils étaient dilettantes, amateurs, tous ces Egyptiens.

Liliane tout de suite fut amoureuse.

C'est du moins ce qu'elle dit après tant d'années de mariage avec Clément.

Il sortit avec elle, il vivait encore dans la chambre avec les deux filles.

Il dit, si longtemps après : «C'est la femme qu'il me fallait, je l'ai tout de suite su ! »

Etait-elle déjà enceinte, ou n'était-ce encore qu'une pure amie, lorsqu'elle vint voir Clément et le trouva avec l'une des deux filles en plein drame, tentative, ou volonté, ou simulacre de suicide.

Clément à l'hôpital tomba sur un interne égyptien :

«Tu es le fils du beau-frère de Lagnado ? Celui qui passait à «La Lune Rousse» ? Lâche ces filles, l'une est gouine, l'autre aussi, de ses dix doigts et de son cul chacun est libre de faire ce qu'il veut, mais elles sont boîte de Pandore, attirent la merde, sont mythomanes. Tu ne t'en sortiras pas.»

Ces paroles libéraient Clément.

Il était temps, il soufflait en lui même pour enflammer sa passion :

Liliane !

Liliane.

Liliane.

Elle était belle, l'aimait, l'écoutait, se laissait emmener dans son rêve. Bien qu'elle fut si belle, tendre et forte, il avait peur d'être impressionné par la richesse de la famille.

Épouse-t-on la plus belle des femmes, celle que l'on désire, mais pour qui l'on voudrait être tout, l'épouse-t-on pour de l'argent ?

Plus tard provocant : « Je l'ai épousée pour son argent, mais je l'ai gardée par amour ».

«Clément ! Clément ! Te fais-tu cynique pour le plaisir de jouer un rôle ? combien de fois es-tu trop tendre et trop plein d'amitié, de fidélité ? »

CHAPITRE 5

Et ce fut le mariage.

Liliane était enceinte de quatre mois, cela ne se voyait pas.

Sa mère l'ignorait.

Ce fut un bon repas mais un petit mariage.

Mariage civil à la mairie du 8ème avec les copains, les témoins, égyptiens, juifs, communistes, acteurs, discours inattendu du maire sur le théâtre et la vie, puis ce fut le mariage religieux.

La mère de Liliane y tenait.

Ils se retrouvèrent à la synagogue de la rue des Victoires, mais il n'étaient que sept hommes, il en faut dix pour ouvrir la cérémonie.

Et voila Clément et son beau-frère Yvan sur le trottoir tentant de trouver trois Juifs anonymes qui voudraient bien participer à la cérémonie.

C'était la sortie de guerre, l'occupation était à peine hier.

Voir la stupéfaction des passants interpellés, pourvu qu'ils aient l'air yid !

«Pardon monsieur, êtes vous Juif ?» et d'expliquer, vite vite avant de prendre des insultes.

Ils en trouvèrent trois, au hasard, un Juif pieux réprobateur et hassidique, un jeune, sortant de l'adolescence, le troisième si anonyme que Clément ne s'en souvient pas.

Victor n'avait pas de chapeau, pour couvrir sa tête dans la synagogue. Afin de ne pas offenser l'Eternel, il mit un mouchoir.

Liliane se tenait droite, sur ses semelles en bois, les jambes teintes en illusion de bas.

C'est ce mariage bricolé, rapide, plein « d'amour qui dure toujours. »

Sa fille vint au monde.

Clément attendait un fils. Il l'eut appelé JOSEPH comme son père.

Il l'avait décidé, sa femme aussi, mais surtout lui.

Il attendait.

«Et si c'était une fille quel nom lui donnerai-je? (et ma femme aussi, mais surtout moi).»

Il y avait un livre *Antée* de Roger Garaudy qui traînait. Il l'ouvrit, le premier nom de femme, jolie, Miléna, ce serait Mylène, d'ailleurs son associé au théâtre c'était Milan Kepel. Il choisit Mylène, sa femme aussi.

Il avait monté avec les copains *La Marguerite* de Salacrou. Kepel était l'organisateur, de tout, mais Clément était le metteur en scène, l'initiateur. La préparation, la distribution, les répétitions, les choix, c'était lui.

Milan était l'opposé de Clément, calme, administrateur, organisateur, il était le fils d'un diplomate tchèque, il était homme de gauche bien sûr, mais discret, sans les envolées romantiques ou naïves.

Clément nageait dans ce milieu, non du Tout Paris, mais du Tout intellectuel engagé, il voyait tout le monde et tout le monde le voyait, tandis que Kepel s'évertuait à nouer les trois bouts de ficelle qui donneraient une scène à l'âme.

Le théâtre n'était qu'une belle danseuse.

Clément voulait vivre, il trouva un petit travail de manutention dans une petite affaire de peinture, Ripolin au petit pied, avec promesse de rentrer dans le capital dès qu'il pourrait, d'un certain Stern.

Il ne perdit pas d'argent. Il ne perdura pas longtemps à passer des pots, charger des camions, pour un salaire, d'autant plus petit qu'il était arrondi de l'espoir de devenir actionnaire.

Le capitalisme n'était pas son fait.

Les pots étaient trop lourds.

Il revint vite à une saine conception, ne pas perdre au détriment de son art, un temps qui appartenait au théâtre.

Ils avaient vécu aussi chez la mère de Liliane.

Elle avait loué à un psychiatre fou. Mais Mylène était née, il fallait se loger.

Céder un logement en 47, cela se faisait, tant la denrée était rare, avec un dessous de table conséquent, une année de loyer peut-être.

Une amie, militante, connue, leur trouva le logement. Il ne restait plus qu'à trouver l'argent. L'appartement de la place Péreire était grand et les chambres que sous-louaient les Harari étaient près de l'entrée ainsi que la grande pièce où les comédiens travaillaient et répétaient.

Lorsqu'ils l'avaient loué, ils n'avaient pas l'argent nécessaire.

Dans la vie de Clément, il y a tout, et chantez anges du ciel devant l'incroyable Providence ! il y eut même un banquier.

Madeleine David était secrétaire d'une galerie d'art. Elle vivait baignée de Lurçat et de Léger. Elle aimait bien Clément et Liliane. «Au carrefour des rues La Boétie et Cambacérès il y a un banquier, je lui ai parlé de vous, allez le voir».

En short, oui en short et chemisette, Clément monta quatre à quatre les marches couvertes d'un tapis rouge, tenu de barres de laiton astiquées, lambrissé de bois sombre, sonna.

Il attendit dans un salon austère face à un tableau gigantesque autant que pompier représentant réunies par on ne sait quel hasard, trois belles femmes aux corsages nourriciers, l'Eglise les yeux ouverts, la Synagogue aux yeux bandés et l'Abondance aux seins généreux, déversant ses richesses de sa corne vers des paysans moissonnant, tandis qu'une locomotive passait haut le pied.

Clément attendait, la porte capitonnée s'ouvrit.

Un homme âgé à la belle et noble chevelure blanche apparut, vêtu de sombre, le fit entrer dans un bureau

sombre où, seule lumière, une lampe de table à abat-jour vert éclairait des dossiers.

«Asseyez-vous, je vous écoute, Monsieur Harari» dit il avec un accent alsacien.

«Pouvez vous m'avancer cent mille francs.»

«!!!!!!»

«C'est énorme, dessous de table, cent trente mètres carrés, du marbre, escalier marbre, l'étage noble, deux chambres de bonnes au dessus, sol marbre...»

«Qu'allons nous signer ?»

«Je ne signe rien, je n'ai rien.»

«Sidérant ! On m'a dit que vous aviez du talent.... Sidérant !»

Il était audacieux de sa timidité, Clément.

«Vous êtes du Caire, d'Alexandrie ?»

«Du Caire, d'Alexandrie».

« Donnez moi un nom, une caution, même morale, un nom ».

«Joé Savdié»

« Vous avez de la chance, c'est notre agent ».

Six mois plus tard Clément rendait l'argent.

CHAPITRE 6

Un jour son frère lui dit : «Viens, je dois voir des amis ».

Ils rencontrèrent Gilbert Mury, Gilbert Mury !

Tant d'hommes vont de la gauche idéaliste vers la droite nourricière au cours des années de résignation, d'échecs, d'erreurs ou de succès, pour finir vieillards honorés, momies frileuses.

Mury, en février 34, Croix de Feu avec le Colonel de la Rocque, blessé dans l'émeute, devint résistant, de là, communiste en un chemin d'idéal et de fraternité, enfin hérault des maoïstes.

Derrière son corbillard, le poing tendu, peu de militants, mais de vrais révolutionnaires accompagnèrent cet initié de l'avenir.

Le Mury que rencontra Clément, était courtisé par Brisson pour son nouveau **Figaro littéraire**. Il fallait qu'une brume de Résistance, dans les colonnes du journal, cache les accusations qui entachaient **le Figaro**. Brisson invite Mury à le rencontrer.

L'immeuble du **Figaro** était au Rond point des Champs-Élysées. Mury s'y rendit, emmenant avec lui, ce jeune Egyptien brouillon, qui avait déjà tant organisé.

Brisson lit avec un sourire sa propre prose, préfaçant les programmes des Comédiens associés du Caire, la troupe d'Harari et d'Hilda de 1943 44. Il sourit encore quand le programme engage Molière au profit de l'enfance française. Les bénéfiques du Caire allant à ce pays rêvé, rêvé peut être à tort par ces comédiens éloignés.

Brisson veut «faire» pour Clément. Clément n'avait pas

voulu flatter le journaliste. Il l'aurait souhaité il n'aurait pas mieux fait.

Les rapports de Mury et du Figaro à peine amorcés que disparus, avortèrent cet avenir. Si longtemps après, Clément n'a plus souvenance.

Comment ? Qui ? Lesquels organisèrent la conférence à la Mairie du 5ème.

Il y conta la vie du Théâtre Français durant la guerre en Egypte.

Il ne devint pas célèbre pour autant, mais connu, dans ce petit milieu littéraire et artistique entouré de parasites, de critiques et de faisans.

Lui Clément devenait le spécialiste éphémère de l'Egypte ! Il racontait les classiques français à l'Opéra du Caire, au profit des civils français, les triomphes francophones avec sa troupe et Hilda.

Il contait, émaillait, digressait, essayait de retomber sur ses pieds, ne savait plus où il était, exprimait sa foi en l'Humanité, la vraie.

Déjà, le torrent l'emmenait plus loin.

Pierre Hervé, Pierre Courtade, Victor Leduc ! Grands noms d'une époque.

Qui ? Vous dira-t-on aujourd'hui ? Leduc, Courtade, Hervé, c'est le journal **Action**. Intellectuel ! Polémique ! Organisateur de débats.

Ah ! les débats d'**Action** ! Les Lundis d'**Action** !

Clément intervint, alors que l'on ne parlait que de paix.

Il s'interrogea sur l'avenir violent de l'Orient.

Ce n'était pas la ligne officielle .

Cela lui fit connaître de plus en plus de personnalités proches du parti.

Clément se sentait ouvrier de demain. Il allait vers **l'Humanité**, le journal.

Il s'y retrouvait, souvent, il connut Jean-Pierre Chabrol, ils travaillaient, sans salaire, c'était la spécialité de Clément, le travail sans salaire.

Ce fut la grande épidémie de choléra de 48 en Egypte.

Les journaux, tous les journaux avaient des reporters en Egypte, souvent terrés dans leurs hôtels par crainte de contagion, loin des quartiers populaires, ayant vu l'homme, qui avait vu le fellah, qui avait vu l'épidémie.

D'autres sur place, constataient que le matériel et les médicaments offerts par l'Europe bienveillante et coloniale se retrouvaient au marché noir. Clément et Chabrol, de Paris, au téléphone, avec les informations de celui-ci ou de celle-là du Caire ou d'Alexandrie, avec les rumeurs ramassées, et le cœur de Clément firent plus vrai que vrai ! Les articles criaient de vérité et de colère prolétarienne !

Le périgée fut la légende d'une photo (un mort, au corps marqué de « me'di ») (contagieux) :

«La famille communie avec l'âme d'Ibrahim mort assassiné».

L'âme, l'âme ? dans ***L'Humanité*** !

Marcel Cachin passant par là, comme il passait parfois leur dit : « l'âme, bien, bien ! ».

Tout entremêlé, on tire un fil de la vie de Clément.

Une loterie donne le plus inattendu, l'in vraisemblable apparaît dans le kaléidoscope.

Il était en communion avec les idéaux et les calculs, il était un chroniqueur, un vrai, de ceux qu'on écoute.

A Paris, les gloires de quelques mois, de quelques semaines ou de quelques jours, résonnent à travers tambours et fifres, se dégonflent baudruches du Paris pensant, bien pensant !

Bien penser à la *Libération*, c'était « penser marxiste ! panser marxiste ! ».

Clément toujours sincère, s'insère naïf et resurgit, il est connu, reconnu.

Quelqu'un parle d' «éducation par le jeu dramatique».

C'est une école, enfin est-ce une école ? Que fait il Clément, rue Froidevaux sous cet ancien hangar ?

Des gens comme Jean Louis Barrault y viennent donner des cours.

Est-ce des cours ?

Cela discute, exprime, écrit sur des cahiers, crée, expérimente des techniques, des séances de relaxation, des tentatives d'état second, on sort de soi, on écoute couché son cœur battre, on respire, on s'imagine qu'il est remplacé par le soleil.

Une fille, un gars se met à crier, il y a trop cru. Ils vivent des personnages, ce n'est pas organisé ? Suprêmement organisé !

Ils ne s'en aperçoivent pas. Ils sont sur un chemin.

Théâtre, théâtre, secte ?

Non, ils sont libres.

Ils viennent. Ils grappillent. Ils échangent, oui, mais le personnage, il le vit d'instinct.

Clément passa des heures et des jours, un an peut être.

Il rencontre, ils se voient ailleurs, à cinq, à six, plus parfois, pas toujours les mêmes, devant un sandwich, une bière, un café.

Il ne sait pas le construire le personnage. Il l'enfile comme un habit qui lui colle à la peau, tunique de Nessus.

Il écrit dans les cahiers de **Débat**.

D'autres s'approchent de lui, il influence, convainc, sème le doute puis l'envie.

Stanislavsky : le maître de ces méthodes, le nouveau théâtre. Il veut ainsi faire, Clément.

Déclamer, réciter, faire l'acteur.

C'est fini !

Vider son âme, vider son être. Se remplir de pleurs en pensant à la fille que l'on aurait pu avoir, qui pourrait trahir, la créer.

Enfin vivre les sentiments du roi Lear.

Trouver les mots de Shakespeare pour dire ses propres tourments.

L'action surgira de scène et se répandra dans la salle en flambées de passions.

Il catalyse.

Clément est encore tout bouillant de ce qu'il a fait en Egypte, il raconte, on l'écoute.

Quelques uns s'agglutinent, Milan Kepel, Charles Denner, Ajderian, encore comme en Egypte, nébuleuse cosmopolite, pleine de cultures différentes, libres, apatrides. Un jeune Juif d'Europe centrale, alors avec son ancien nom yiddish parlait encore, Marcel Marceau.

Sans qu'il y eut un début, il y a un groupe, Kepel le premier adhère à l'idée d'une troupe. Il apporte le texte de «La mort de Tarelkine».

Ce sera «Le Théâtre indépendant».

Il fallait un lieu, qui donnerait un lieu ? où trouver un lieu ?

Trouver un lieu pour ces enfants, ces jeunes qui n'avaient fait aucune preuve, qui n'étaient rien ?

Delarue de *Travail et culture* leur donna le Maubel.

Une scène, dans les coulisses pendaient les fils électriques de toutes parts, de tous raccrocs, suturés de chatterton séché, insuffisants, chauffant sous l'incorruptible loi de Joule.

Les pompiers avaient dit:

«Il faudrait fermer, mais... Alors évacuez au premier feu. Nous n'aurons pas le temps d'arriver.

Mince comme un fil dénudé, l'électricien magicien Gilbert Meunier dit La Goupille, faisait les sutures les épissures les plus audacieuses, les éclairages les plus aléatoires. Ils allaient pouvoir répéter.

Première dans un garage désaffecté.

La mort de Tarelkine, une farce trouvée dans les paperasses qui traînaient au Maubel, traduite par on ne savait qui.

Clément jouait Tarelkine qui, pour échapper aux créanciers, aux huissiers, remplit un cercueil de poissons pourris et se fait passer pour mort, assiste aux funérailles déguisé.

Denner joue le général Varavinne qui se doit déguiser.

Apparaît un jour l'adaptateur inconnu de la pièce :

Georges Vitaly.

Ils eurent le «Prix Dyonisos Jeunes Compagnies « de la revue *Esprit*. Emmanuel Mounier en personne vint le leur remettre.

A l'issue de la cérémonie, il s'excusa de ne pas pouvoir donner les cinquante francs. Le jury ne les avait pas.

Devant le succès, Vitaly propose à Clément La Huchette.

Monsieur Pinard, un homme du peuple ancien ouvrier, fou de théâtre, rustre d'apparence, était propriétaire des lieux.

Le théâtre c'était soixante places, misérables dans un lieu miséreux. Vitaly était directeur artistique. Clément signa des deux mains le contrat.

Cinquante, cinquante, mais sur ces cinquante pour cent de recette, Clément devait assurer le spectacle, décors, droits, salaire de l'électricien machiniste éclairagiste, faire vivre les comédiens, faire ce que l'on appelait pas encore les relations publiques, payer les affiches et tout le reste, y compris le nettoyage des chiottes du théâtre, petit endroit sis dans l'immeuble d'en face, de l'autre côté de la petite ruelle au premier étage, derrière une porte en planches disjointes, chiottes à la turque toujours merdeuses avec un clou tenant les vieux journaux torche cul et dont les murs étaient marqués de doigts merdeux essuyés en désespoir de cause.

Les comédiens à tour de rôle jetaient le broc d'eau mêlé de grésil.

Souvent, le titulaire du jour inconnu, Clément, le directeur de troupe, officiait en cet acte de propreté, suprême ablution.

Jouées pleinement.

Cent représentations !

Soir après soir, malgré leur jeunesse, la fatigue qui tombait d'un coup en grand sommeil et réveil dispos de jeunes hommes.

Liliane le voyait peu. Il dormait de jour, courait le politique et l'art après-midi, jouait le soir, et souvent,

finissait la nuit avec les autres aux halles devant une frite, une viande et des paroles.

Ce soir-là, ils y étaient à minuit, demain c'est relâche, ils y étaient à trois heures, demain c'est relâche, ils y étaient au petit jour, ivres de mots et d'idées.

Cette odeur de halles qui finit, de cafés renouvelés sans cesse, de clients, de travail de premières balayeurs qui éclaboussent le passant !

Il rentra, s'effondra sur le lit.

Dans la pagaille, le travail, la vie qui courait parallèle, Liliane ne s'aperçut pas qu'il était là, et ne devait pas y être.

Il se leva, demain c'est relâche, c'était déjà la nuit, aujourd'hui c'est relâche.

Ses pieds plus que son esprit l'amènèrent au Palais Royal.

La Comédie Française jouait *L'Avare*. Revoir *L'Avare*, puisque pour lui c'était relâche.

Il prit un billet, là-haut, au poulailler sur les étroites banquettes de bois, sans velours de rembourrage.

C'était relâche pour lui. Le rideau se lève et fulgurance, c'était hier relâche. Il se réveille : «Quel jour est-on, Monsieur ?». Etonné le spectateur: «Mardi, Monsieur !».

Il prend son souffle et court, court, court jusqu'à la Huchette.

Ils sont là, les comédiens, la salle attend. Ils attendent Tarelkine les comédiens, ils vont faire une annonce les comédiens, ils vont rembourser les comédiens.

Mais voilà Clément essoufflé, en sueur en nage, en costume bientôt, Clément est là, Tarelkine va pouvoir mettre en scène sa mort. Ce n'était plus relâche.

Jacqueline Duhem, petite ouvrière amie, modèle de Matisse l'amena, vieux Monsieur sur ses deux cannes. Il applaudit. Impressionné, le jeune Clément alla remercier.

Entre deux rangs, avec un crayon sur un programme, Matisse lui fit un dessin et lui donna deux cents francs.

Les deux cent francs bouchèrent un trou.

Clément fit une lettre remerciant encore, très orientale,

très circonvolue, pleine de mots et d'agrément, pleine de fleurs et de rhétorique.

Matisse, paraît-il s'étonna, réprouva : «Qu'est-ce que c'est ?»

A la soixantième, Clément, qui ne s'angoissait de rien, le hasard mettant sur sa route ce que la nécessité exigeait, pour une fois s'inquiéta.

Il faut prévoir la suite.

Ils pensèrent, à un anti-poème surréaliste de Desnos «La Place de l'Etoile». Mais c'est trop court.

«On fera payer moins !»

«Ça va pas !»

«Tu trouves autre chose !»

«Toi tu peux trouver !»

«Les Mamelles de Tirésias».

«T'es fou !»

«Depuis la mort d'Apollinaire, jamais joué».

«Et alors ?»

«Et la musique ! C'était Francis Poulenc !»

«Pas cette musique ! La musique ce sera mon beau-frère Dino Castro !»

«Ton beau-frère !»

« Jacqueline Apollinaire, pour avoir les droits. Où est-elle ? »

« A la cellule communiste, Clément rencontra Effel et Cosma. Ils savaient : à deux pas du *Flore* et *Des deux Magots*».

Fine, douce elle reçoit Clément.

Il adorait les «Mamelles de Tirésias».

Elle en fut touchée.

Elle donna l'autorisation, mais elle voulait qu'ils voient Francis Poulenc.

Ils firent le voyage, à deux ou trois, enfants bohèmes sans rien, en troisième classe, jusqu'en Touraine.

Il leur donna rendez-vous, non pas dans son château mais dans un simple bistrot, des gamins, ces gamins

avaient l'outrecuidance de lui demander les droits des «Mamelles de Tiresias».

Ils ne voulaient même pas de la musique du grand musicien, du grand homme. Non !

Ils avaient la présomption, la prétention de préférer le beau frère obscur de l'un d'eux. Il leur donna les droits.

Peut-on demander de l'argent à ces moineaux impertinents et précaires ?

Ils retournèrent à Paris, s'agitèrent, piaillèrent, proclamèrent leurs intentions, clamèrent leurs prétentions.

Quarante ans étaient passés depuis qu'Apollinaire avait vu la pièce montée.

Ils ne doutaient de rien.

La vie ne doutait pas d'eux. Serge Ferrat qui avait conçu les décors, les costumes, le cheval de bois du galop, leur prêta.

Ah, l'émotion de se retrouver dans ce même Maubel où avait été montée la pièce quarante ans plus tôt avec les surréalistes et Breton et Picasso ! Apollinaire blessure au front.

Marcel Herrand alors jouait le rôle du mari de Tirésias. Le soir de la première, sur le programme n'apparut pas son nom, juste X. Son père était mort au matin. Il fallait jouer pourtant. C'est Kepel qui reprit le rôle dans la troupe d'Harari.

«Les Mamelles» était un spectacle court en première partie. La « Place de l'étoile » anti-poème surréaliste de Desnos complétait la soirée.

Clément vit Youki, la veuve de Desnos, compagne de Foujita.

Elle le reçut, mafflue, opulente, l'inverse de Jacqueline Apollinaire.

Heureuse qu'ils montent «Place de l'Etoile».

Vailland qu'il rencontrait au Flore lui conseilla une actrice, Lola Bellon.

Sur scène se nouaient les amours de l'héroïne et du personnage joué par Kepel.

A la ville se nouera la fracture de la troupe, de la rencontre de ces deux acteurs.

Alors qu'ils jouaient encore Tarelkine, ils passèrent de la Huchette au Théâtre des Noctambules. Ils répétaient toujours au Maubel.

Succès, mais d'argent pas ou peu, de l'argent, pour quoi faire ?

Les recettes suffisaient à peine à couvrir les frais, de quoi payer quelques sandwiches, quelques parcelles de loyer des uns ou des autres, de l'argent, irrégulier, partagé, nécessaire, dilapidé.

Ils répètent. Clément tousse mais on répète, il tousse, il crache, il a de la fièvre, mais ils répètent. Clément rentre le soir, tout va, mais Mylène encore bébé, est malade.

Il y a Liliane pour s'en inquiéter, s'en occuper. Clément travaille dans sa chambre.

Le médecin ausculte, le bébé a la coqueluche. Clément tousse du fond de l'appartement le docteur entend.

Qui tousse ? Mon mari.

Qu'il vienne. Clément avait la coqueluche, la coqueluche à cet âge, la veille de la première ! Clément jouera.

Il a disposé deux crachoirs, côté cour, il crache, éructe côté jardin, mais il joue. Ils sont deux à tousser, Yvonne Thorens, la comédienne qui embrassait Clément tendrement sur la scène, sur ses genoux, lui avait filé la maladie.

Les décors sont bénévoles d'Oscar Dominguez qui se suicida peu de temps après. Sa peinture vaut fortune. Les dessins, Clément ne les a plus, celui de Matisse non plus.

Un papier était passé sur le spectacle dans un grand journal, Clément avait prêté pour impression, les documents et les dessins.

Impression, impression, il avait l'impression qu'on lui rendrait, impressionniste la vie. Il ne les a pas revus.

Surréaliste la vie. La régie publicitaire du métro les démarcha.

Ils versèrent une somme sans commune mesure avec

leurs rentrées. Une affiche : « Place de l'Etoile » en gros, en petit Théâtre des Noctambules. 21 heures tous les soirs sauf lundi.

Elles tinrent deux jours, les affiches sur les panneaux des stations.

La direction craignait que cela trompe les voyageurs descendant n'importe où, ils descendraient à l'Etoile.

Il y aurait des protestations : c'était affiché, de la désorganisation, des injonctions, des sommations, des comparutions, des condamnations, vraiment non, on ne peut pas laisser cette fausse information.

«Et notre pognon ?»

La régie ne peut rien voyez l'administration. Surréalistes, ces cons, non ?

Un jour, six spectateurs d'un coup entrent, bruyants, s'assoient bruyants, des Américains. Ils se relèvent, bruyants, furieux, se plaignent au guichet. « Les Mamelles de Tirésias », ils espéraient un porno.

Il serait trop limité de dire : Harari est comme une poupée russe, il y en a toujours un autre en dessous.

Non ! Harari est, était, sera comme un oignon, sous chaque pelure il y en a une autre, une explication, une vie, une autre pensée.

Toutes ensemble forment ce tout, qu'il serait trop facile d'appeler un communiste.

C'est un subversif.

Il a besoin d'allégeance.

C'est un homme de désordre.

Il a espoir d'un ordre meilleur et fraternel.

Il voit loin.

Il ne voit pas où se poseront ses pieds.

Il est loin des petites intrigues.

Il peut paraître fanatique, dogmatique.

Derrière sa bonhomie et sa bonté, il désespère de l'homme. Il n'attend que de pessimistes catastrophes.

Perdre espoir !

En ces temps là, l'espoir brillait de mille étoiles.

Il ne montait que des pièces qui pouvaient faire

avancer. Ses pas dans les pas des communistes !
Il eut été seul qu'il aurait pris le même chemin.
Les ans ont passés.
L'espoir pourrait repartir. Sous sa désespérance
arrachée survit une pelure d'espoir.
Il faudra qu'il se résigne.
Les siècles seuls pourraient lui rendre raison. Comme
René des «Mémoires d'outre tombe», il clame «Orages
désirés....»

Enfin, il sentait qu' « Uranium 235 » serait le
triomphe, qu'il serait dans son temps et dans l'avenir.

Tout ce qui est intellectuel en ferait un succès, que les
spectateurs en feraient un triomphe.

Un texte et des dialogues écrits par un mineur écossais
«Ewan Mac Coll», joué au Théâtre du Labour Party
contant l'histoire de la radioactivité. Comme Clément
bientôt avec Lefty, tournant dans les villes, les campagnes
et les usines .

Il en parlait autour de lui.

Il en parlait tandis que la Place de l'Etoile et les
« Mamelles de Tirésias » emplissaient le petit théâtre.

Il en parlait à sa femme, aux comédiens, aux
camarades du parti, au machiniste, à l'éclairagiste, à toute
oreille qui passait à portée.

Il organisait sa pensée pour la mise en scène.

Hans Erni lui proposa les décors.

Irène Joachim, la cantatrice, lui obtint une entrevue
avec les Joliot-Curie.

Ils y allèrent, accompagnés de Georges Léon, le critique
musical de ***l'Huma***.

Ces contacts se nouaient encore une fois entre habitués
de la Maison de la Pensée Française.

Les Joliot-Curie les reçurent dans leur propriété de
Verrières le Buisson achetée avec le prix Nobel. Frédéric
jouait au tennis avec son fils.

La raquette posée, Joliot-Curie les fit entrer dans le
salon. Irène Joliot-Curie assise reprisait des chaussettes.

Il leur lut la pièce ?

Il leur lut leur propre histoire. Il leur lut l'histoire de Pierre et Marie.

Il les regardait, voyait se superposer l'autre couple, désormais mythique, tandis que le thé infusait dans la théière brune.

Il leur lut l'histoire transcendée par le poète. Pierre et Marie dansant, enlacés à l'instant de leur découverte, dans le labo de la rue d'Ulm.

Tandis qu'ils dansaient, la nuit brutalement se faisait, dans le bruit de l'omnibus renversant Pierre, et des sabots des chevaux martelaient.

La mort et sa faux réclamant des hommes et des guerres sur la scène du théâtre, Marie continuant de danser, la lutte pour la paix, la paix !

Irène Joliot Curie cessa de coudre, elle ne pouvait exprimer un non. Ses parents étaient la propriété de l'histoire, de la légende.

Il faut le monter, il faut le monter.

Clément ne le monta pas, faute d'argent.

Pourtant le metteur en scène, à l'aube de l'humanité, parmi les hommes pas encore hommes, dans des temps pas encore comptés, c'est celui encore australopithèque qui monta sur une pierre et se fit entendre, par un cri. Ce cri il ne put le pousser.

Lancer son message !

Acteur et metteur en scène.

A l'aube de l'humanité, avec des groupes, avec des rites, il eut été chaman, metteur en scène .

Les dernières représentations à la Huchette des « Mamelles » faisaient encore le plein.

Le rideau, ce soir-là, n'était pas encore levé que le téléphone au guichet sonna.

Clément ! Clément !

Au bout du fil Picard Ledoux, le Maître tapissier, entrevu lui aussi à la *Maison de la Pensée Française*.

«Harari ?»

J'ai besoin de toute la troupe !

« Les Mamelles » au Cirque d'Hiver pour le meeting des Combattants de la paix.

Un spectacle intimiste, de la petite salle, de la petite scène des Noctambules, de quatre-vingt places à deux mille.

Ils répartirent le spectacle de l'orchestre, là-haut au-dessus de l'entrée à de la piste.

Le petit cheval de bois de Serge Ferrat enfourché par Kepel, puis par Yvonne Thorens, n'en croyait pas ses yeux de faire un tour de piste au Cirque d'Hiver salué d'applaudissements par les militants qui venaient conquérants pour être conquis.

CHAPITRE 7

Les mois passaient, la fortune de Liliane n'était pas dans l'escarcelle de Clément.

Clément n'avait pas d'escarcelle.

Clément s'en foutait.

Il suffisait que traîne au fond de ses poches quelques francs pour le café, les cafés avec les copains, les comédiens, les rencontres, les sandwiches.

Quelques francs, le théâtre les lui laissait après qu'ils eussent payé les frais des représentations, des décors, de la salle et partagé l'écume.

Pour eux, il suffisait de jouer et de survivre. Ce n'était pas le théâtre qui pouvait les nourrir.

Liliane avait toujours de quoi sortir sur la table un repas, payer le loyer.

Le loyer se payait de lui même, on sous-louait place Pereire deux chambres. Tout ce qui est égyptien, qu'il soit devenu grand ou ait disparu, a habité l'une de ces chambres.

La fortune de Liliane, c'était sa part de la fortune du père. Un immeuble au Caire, luxueux, moderne.

L'oncle avait eu des propositions fastueuses, mais il disait : «Gardons une poire pour la soif, mes enfants». Cinquante ans plus tard, il est toujours propriété de la famille, invendable, invendu, squatté officiellement par des hauts fonctionnaires du gouvernement, les loyers ne sont pas récupérables. Ils ne payeraient pas une nuit d'hôtel à Paris.

Clément dit : Je le donnerai à la nation, et Liliane rétorque : tu es généreux mais il n'est pas à toi.

Liliane eut pourtant, après ses frères, une part, et c'était une fortune, une centaine de milliers de francs en 47, le loyer mensuel de la rue Pereire était de cinquante francs.

La vie passait.

Cette aubaine ne changeait pas la vie qui passait.

Un jour, Victor qui avait protégé, conseillé, aidé, présenté partout Clément, en grand frère paternel lui dit :

« J'ai rencontré Elkana. Il te veut du bien ».

Il se souvenait d'Elkana au lycée juif d'Alexandrie. Elkana, petit adolescent toujours bien mis, sans trop de goût, le peigne et la glace toujours sortis, ordonnant les cheveux luisant de brillantine.

Elkana se croyait le coq des poules, avait déjà quelques succès vulgaires.

« J'ai rencontré Elkana. Il a une affaire et ce serait bien que tu le vois ».

Clément vit Elkana

Elkana renifla l'argent.

Elkana avait réussi.

Il avait l'exclusivité pour l'Afrique du Nord de deux films arabes de merde, « Le Cheikh » et « La fille du désert » traités provisoirement, en attente de paiement, avec deux frères, distributeurs de merde, sur des réseaux de merde de copies usagées de merde, rongées, recollées.

Mise en scène : trois chameaux pelés tournant autour d'une caméra hoqueteuse figuraient la grande razzia. Un cheval échappé d'abattoir était le destrier arabe.

Clément traita pour cinq ans.

Elkana eut l'argent. 16000 livres. Juillet 47. Liliane le donna naturellement à son Clément. Un contrat boiteux comme cheval de producteur, inexistant, à peine un reçu.

Elkana, c'était Elkana.

Il puait l'imposture, l'escroquerie, le maquereautage, dans son costume d'alpaga, d'alpagueur blanc taché de mets orientaux de bouges parisiens.

Maigre, petit, droit, l'œil sombre auréolé de cernes levantins, caricature antisémite de mèteque.

Elkana c'était le lycée juif, la nostalgie amicale, Alexandrie.

Liliane fit bouillir la marmite, des miettes restantes.

Clément fit du théâtre.

Sa belle-mère était une femme charmante, elle n'osa rien dire, elle se fit avoir toute sa vie. La pérennité du mariage de sa fille comptait avant tout. Elle avait quatre enfants, elle prit toujours parti pour le gendre ou la belle fille.

Elkana disparut.

Clément réagit : c'était un litige de distribution. Les reproches n'étaient pas toujours silencieux.

Ils trouvèrent de quoi intéresser une officine spécialisée qui, dévorant en frais l'essentiel du rapport, réussit à rapatrier quelques recettes de séances en plein air à Tizi-Ouzou (50 francs), Marrakech (100 francs), Ait Daidou (20 francs), Tamanrasset et Djerba.

Plusieurs années plus tard, Clément aperçut, dans la foule qui couvrait le trottoir vers Saint-Lazare le dos d'un costume blanc, enfin presque blanc.

Il hâta le pas, il ne sait toujours pas pourquoi.

C'était Elkana !

Il fut très chaleureux. Il ne semblait pas se souvenir, abus parmi les abus, vol parmi les vols, emprunt parmi les emprunts, embrun parmi les embruns.

«Nous avons encore deux années de distribution, je n'ai pas eu le temps de t'écrire », des copains de classe de 15 ans.

Ils prirent un café : »bien serré«.

- J'ai un service, peux-tu me le rendre Harari ?

Curieusement il l'appelait Harari.

- OUI.

- J'ai un chèque, je l'endosse, tu le touches, tu me donnes en liquide.

- OUI.

Le Comptoir d'Escompte n'était pas loin.

Harari surpris reçut les billets, presque un quart de la somme d'origine.

Le véhément, le colérique Clément, impassible, tranquille et doux tenait les liasses dans sa poche de veste, la main sur le cœur pour serrer la veste contre lui. « Souviens-toi Elkana ? » La mémoire revenait.

Il courait Elkana derrière Clément, comme un Scapin volé.

« Clément rends-les moi, Clément, Clément, je te fais faire une affaire, Clééééément ». Mais Clément se jetait à corps perdu dans une bouche de métro, comme la vertu triomphant du vice et la chance de l'infortune. Ils jouèrent, ils jouèrent, ils jouèrent.

CHAPITRE 8

ET ENFIN.

Ils avaient la salle de la Mutualité.

Ils montaient *En attendant Lefty*, *Waiting for Lefty* de Cliffords Odets.

Ils le montaient comme un meeting, des comédiens dans la salle interpellant les hommes sur scène, des syndicalistes taxis attendant l'un des leurs pour savoir s'ils déclenchaient la grève.

Il ne viendrait pas Lefty, il a été assassiné.

Le soir c'était la première.

Clément attendait, et Kepel, et Denner, et les autres, et la fille qui n'avait pas de rôle dans cette pièce et qui rêvait de monter Roméo et Juliette, elle n'était pas engagée la fille, elle en voulait plus !

Pour elle, pour son amant, l'un des comédiens.

«Non! Jouer sans se nourrir. Hé !

Ce Clément, pour qui se prenait-il avec les acteurs, décidait, mettait en scène, choisissait.»

C'est vrai, il n'était pas facile Clément, pour le bien de la troupe, uniquement pour le bien de la troupe, il gueulait Clément.

Il pardonnait toujours, Clément, aux autres d'avoir été l'objet de son injustice, parce qu'il était bon Clément.

Mais là, ce n'était pas pareil, c'était un coup de force, ils finirent par arriver, les comédiens.

A la veille de *Lefty*, ils étaient indispensables, ils en avaient assez de la tyrannie de l'Egyptien, pour qui se prenait Harari, la troupe était à tous, il était temps qu'il rentre dans le rang.

Sur l'oreiller la fille soufflait et la colère et le mépris, son amant servait de porte voix.

Il était fou ce Clément.

Devant l'ultimatum il ne céda pas.

Ils s'éloignèrent croyant être rappelés.

Clément gardait trois acteurs pour les interventions dans la salle.

L'après midi, il trouva à la CGT, cinq prolo, des vrais, des grands, des marqués, des grévistes en puissance, pas affadis par la nuance, l'intellectualisme et la culture.

Il les disposa dès l'après midi autour de la table où ils attendaient *Lefty*.

L'éclairagiste faisait un noir entre chaque intervention et Clément tournant autour de la table faisait chaque rôle, chaque réplique, six voix et la sienne.

Geneviève Bray jouait Edna, Clément six rôles !

C'était très discoureux.

Le soir, la salle ne s'aperçut de rien, elle crut qu'il y avait un effet de scène, sauf bien sûr, Aragon, Triolet, Rosemonde Gérard et son fils Jean Rostand, Vailland, et tous de ce Tout Paris militant présents à la première.

Le lendemain dans le succès, il y avait pléthore de comédiens pour prendre les rôles.

La tournée serait triomphale.

De ville en ville les salles seraient pleines.

Non pas de spectateurs bourgeois cultivés, habillés, ni de spectateurs petits bourgeois, attentifs, habillés.

Les salles étaient pleines, pleines de militants enthousiastes, gueulards, les salles étaient pleines de l'avenir que l'on allait accoucher.

Les spectateurs oubliaient que c'était un spectacle, et lorsque effet de scène, des comédiens disséminés dans la salle réclamaient *Lefty* ou exigeaient la grève, les spectateurs pris, se mettaient à hurler, ils ne savaient plus.

Ils étaient militants réclamant *Lefty*, ou salariés réclamant la grève.

Les comédiens ne savaient plus eux-mêmes.

Ils étaient portés.

A Vénissieux, les syndicats n'avaient pas fait leur travail, pas d'affiches, pas de comités d'entreprise, pas d'accueil.

9 heures, pas de spectateurs, mais pas de spectateurs, pas un spectateur.

Vers 9h 30 un «sidi» achète son billet, pénètre étonné, s'adresse à un comédien dans l'allée.

On le fait monter sur scène.

Il parlait mal français ayant atterri ici après la campagne d'Italie, la Libération et la fin de la guerre.

Ils le firent asseoir sur la scène, comme un grand seigneur sous Louis XIV.

Ils jouèrent pour lui, s'arrêtant pour lui expliquer un jeu de scène ou une phrase difficile.

A la fin il applaudit, remercia avec cérémonie et s'en alla heureux, ayant donné trois années de sa vie pour défendre la France, d'avoir tant été honoré.

Plus loin dans un village, devant une assistance d'anciens maquisards, de communistes frustrés, c'était la secrétaire de mairie qui faisait l'annonce :

«Et voici, *en attendant Pepsi*». Ils attendirent *Pepsi* et applaudirent.

Personne ne s'interrogea, *Pepsi, Lefty* ?... L'important c'est de participer !

A Sète la salle était houleuse, déjà quelques CRS étant postés par crainte de troubles ou par provocation, devant le théâtre.

Un militant spectateur hurlant et enthousiaste sortait avec Clément face à un CRS.

Avec l'accent : «dis donc Jules fait gaffe» puis se tournant vers Harari : «Le CRS, c'est mon cousin !»

Ils rejoignaient l'hôtel retenu par *Travail et Culture* ou par quelque comité d'entreprise ou cellule du Parti.

Ils étaient prolétaires dans un monde qui sortait de la guerre, misérable.

Ils mangeaient si c'était prévu.

De l'argent ? Quel argent ? Ils jouaient !

Ils auraient payé pour jouer.

Ils allaient de ville en ville, comme le capitaine Fracasse, mais au chariot tiré par des bœufs avait succédé un vieil autocar Citroën de 34, poussif.

Les vitesses mal étagées de la boîte, obligeaient le conducteur à changer, espérant la seconde plus puissante ou la troisième plus rapide .

Le moteur changeait de régime, le tas de ferraille réagissait à chaque changement en vibrant du portebagage aux sièges.

A Marseille, Clément rentrait, il n'avait pas mangé tant fatigué il était.

Le petit hôtel était sur le port.

Il avait déposé sa valise boursouflée mais en cuir, souvenir égyptien.

L'escalier au palier de bois affaissé côté rampe, les papiers salis, arrachés ne lui apparaissaient pas. Il était lassé de route, d'efforts et de bruit.

Il avait décroché au tableau sa clef, il trouva la serrure à la lumière flottante d'une ampoule de vingt watts, pendant au bout d'un fil torsadé séché sous les chiures de mouches. Il entra, éteignit le couloir, alluma la chambre. Le plancher craquait sous son pied. La ruelle du lit était étroite. Le lit était recouvert d'un édredon blanc jauni, taché de liquides divers, de sécrétions de sperme, lieu naturel du labeur des misérables putés avoisinantes.

Au beau milieu du lit trônait, impassible, l'œil brillant, intelligent, un gros rat gras gris, la queue étalée longue, la moustache impériale.

Clément fut figé, glacé, plein d'horreur. Le rat pour lui était l'effroi biblique, sacré, les plaies d'Egypte, la peste puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Il recula, attrapa sa valise au passage, referma silencieusement, descendit sans faire crier les marches et s'alla coucher sur le port de Marseille sur un banc, couvert d'une grosse veste.

L'aurore fraîche l'éveilla.

Et puis ce fut Narbonne et puis ce fut Béziers .

Là, des civils au crâne en brosse, athlétiques, jeunes, des civils très militaires déclenchèrent la bagarre. La pièce était vomie par la droite, conchiée par **Le Figaro**. Haïe par les forces saines de la nation, en permission ou en garnison en Europe, après avoir défendu la civilisation occidentale à coups d'Oradour sur Glane asiatiques dans le delta du Mékong.

Ils tapèrent sur les comédiens, sur les spectateurs.

La salle se ralluma.

Clément aperçut Sousou (qui se payait une semaine de vacances en accompagnant les comédiens dans le car poussif).

Sousou, ancien élève du lycée juif d'Alexandrie, jeune homme raffiné, idéaliste intellectuel tapant sur un superbe para en civil.

Deux prolos patibulaires l'aidaient.

«Comment cela s'est terminé ?»

«Hier ?»

«Oui».

«Nous l'avons assommé, porté dans les chiottes inanimé, il doit toujours y être».

Ce jeune homme raffiné eut ensuite des postes importants, ce qui ne l'empêcha pas, ami de Curiel de donner son propre passeport à Ben Bella, un jour de guerre, mais ce n'est plus la même histoire.

Le théâtre était gonflé de spectateurs jusqu'aux marches.

L'annonce était souvent emphatique.

La déléguée syndicale, le secrétaire de cellule, le président du Mouvement de la Paix, le secrétaire de l'Union des Jeunesses Républicaines ou la trésorière de l'Union des Femmes Françaises montait sur la scène et disait :

«Camarades de combat. Nous avons la chance d'avoir aujourd'hui le Théâtre indépendant de Clément Harari. Il va jouer devant vous. La lutte des classes se développe

dans un esprit internationaliste. A l'entracte n'oubliez pas la souscription. Vous déposerez vos dons dans le glorieux drapeau rouge frappé de la faucille et du marteau que des militants étendrons à la sortie.»

Lefty était une pièce courte. Après les rappels, les applaudissements, le tonnerre de communion, Clément avait pris l'habitude de venir réciter *La Rose et le Réséda*, et parfois la salle reprenait.

Dans la moindre classe du moindre village, le moindre instituteur avec sa foi en l'homme apprenait aux enfants ce poème.

« Notre animateur et metteur en scène va maintenant réciter ».

Le silence se faisait.

Clément apparaissait devant le rideau fermé et....

Ce soir là, c'était la panne.

Les mots ne venaient pas, le silence perdurait, les secondes s'étendaient.

Clément s'écroula brusquement.

Les comédiens derrière le rideau sentaient qu'il se passait quelque tragédie.

Désespérément, Clément leur chuchotait : «le texte, je n'ai plus le texte».

Ils le tirèrent derrière.

L'un d'eux annonça :

«Notre camarade Clément Harari vient d'avoir un malaise. Nous vous prions de l'excuser. Il semble se remettre et viendra dans quelques instants saluer».

Clément redévorait son texte.

Sous les d'applaudissements il reparut.

Dans un silence religieux récita.

Dans un tonnerre fut ovationné.

Il garda le truc toute sa vie.

La tournée continuait, triomphale en esprit et impécunieuse.

Le petit régisseur de *Travail et Culture* les logeait dans

des hôtels de fond de cour, de passe, dans des coupe-gorge, ou chez l'habitant, à condition que ce fut gratuit et militant.

Ils rentrèrent à Paris. Ils jouaient de temps à autre *Lefty*, pour une fête de comité d'entreprise, avant des élections locales, pour enflammer des grévistes dans une usine.

Les comédiens changeaient, lassés de ne pas vivre, trouvant ici ou là un spectacle alimentaire ou un emploi normal.

Il y eut Deswarte, il y eut Alric, Ajderian. Il y eut Vitez . Il fit presque toute la tournée.

Il avait déjà joué sur Marseille et était venu.

Il demanda à auditionner accompagné d'une petite jeune femme qui lui donnait la réplique, une certaine Claude Sarraute.

Il était froid, sérieux, n'eut jamais de grands élans lyriques, et Clément qui ne vivait qu'à l'amitié extravertie ne ressentit pas d'élans non plus.

Il se cachait peut-être par une certaine pudeur et vécut ces mois dans une simple estime.

Clément allait monter *Les Allemands*.

Dans l'entre deux, il pensa que son passeport était à échéance, que son visa devenait caduc, et bien sûr ceux de Liliane.

Ils se rendirent à l'ambassade d'Egypte, pour faire prolonger et l'un et l'autre.

Il était connu à Paris en ce temps-là Clément Harari, et ce n'est pas un petit employé qui le reçut pour lui tamponner négligemment son passeport, mais le Consul dans un petit mais somptueux bureau.

«Monsieur Harari, lui dit-il après maintes politesses et félicitations orientales sur la réussite du Théâtre Indépendant. «Monsieur Harari, je ne peux renouveler, il faut que vous fassiez un séjour au Caire ou à Alexandrie, là ce sera possible.»

.....?

«Oui, votre théâtre, monsieur Harari, est peut être un peu, un peu... enfin, engagé.....»

«Mais ce n'est pas possible ! je monte une pièce....»

«Monsieur Harari, peut être auriez vous quelques formalités, ... difficultés à l'obtenir. Vous me plaisez tous les deux, vous avez un avenir. Monsieur Harari, donnez moi vos deux passeports, je les garde, vous sortez, et vous allez vous déclarer «Apatride», à cent mètres, rue Copernic. Ils ne sauront pas où vous renvoyer, moi j'aurai fait mon devoir. Vous, vous restez en France ».

On ne renvoyait plus les apatrides depuis 45.

Clément Harari regarda Liliane, tendit les deux passeports. Ils se levèrent.

Le Consul se leva aussi, leur serra la main.

«J'irai vous voir jouer, Monsieur Harari, entre Egyptiens on se doit bien cela.

Adieu Egypte, il s'en foutait ce coup-là Clément.

Il était homme et comédien, il était homme, il avait depuis longtemps abandonné la religion de ses pères, alors, un drapeau, il s'en fout Clément du drapeau, il ne chie pas dessus Clément au drapeau, pas même, il s'en fout du drapeau.

Sa religion, sa patrie, c'est *l'Humanité, l'Internationale* émeut son âme et son corps, son drapeau est rouge frappé des outils ouvriers et paysans, faucille et marteau.

Sa famille, ce sont les opprimés .

Et puis il oublie qu'il est apatride, il vit Clément. Ils n'étaient que des jeunes, il ne rencontrait que des jeunes, ou des maîtres.

Il rencontra à France-URSS, Yves Penot, qui lui montra un texte, il ne savait pas de qui, la première page était arrachée.

C'était superbe, lyrique, comme un tableau de Delacroix, cela venait de l'Est. Prix Staline 1950. La lumière vient toujours de l'Est, surtout à cette époque.

Clément le raconte encore comme il l'a ressenti :

«Des marins, de sac et de corde, lie de la société, hirsutes, primaires, la lie du monde, des anarchistes,

quoi! Par une sublime et obscure conscience de classe, ils combattaient contre les Blancs, aux côtés de la glorieuse armée des bolcheviques. Ils combattaient, ces bâtards, ces voyous, ces déchets, ces anarchistes, dans un combat rédempteur. Et voici que Lénine leur envoie un commissaire du peuple, pour les conduire vers la vraie vérité, dans la vie et vers la mort. «Qu'il arrive, on lui fait la peau.»

Le second (Clément) dans un borborygme éructe :
«L'anarchie est mère de l'ordre».

Il est rongé de toutes les passions, de toutes les pulsions, de toutes les véroles.

Le bateau est à quai.

Il appareille sur la Baltique.

Yvonne Bray, une fille fastueuse, belle, énergique, va jouer le premier rôle : Le commissaire du peuple.

Ça change tout.

Je vous fais grâce du reste : Le second est exécuté et les hommes vont à la mort et à la victoire.

Les récitants, dès le début, racontent l'histoire :

«Nous sommes les enfants heureux des bolcheviques».

Cela ne va pas jusqu'à l'hommage à Staline.

Harari par génie de la mise en scène les a rendus beaux ces anarchistes, parce qu'ils étaient beaux, et qu'il sent la beauté, Harari.

Le décorateur Berton, avec trois contreplaqués et tout en lumières et ombres avait bâti un blindage de torpilleur. Avec deux ficelles invisibles, le blindage disparaissait et l'on était sur le pont, un plan incliné pour les batailles.

Thierry Maulnier, s'est déchaîné dans ses critiques du Figaro, autant de gloire en plus pour les fidèles de gauche. Thierry Maulnier avait durant l'occupation eut ce mot :

«Je préfère discuter avec un national socialiste qu'avec un socialiste français».

L'unanimité nationale nécessaire, l'anticommunisme de guerre froide, aidaient au blanchiment en cours du vert de gris.

Il avait retrouvé sa position. Descendre en flammes la

précédente pièce *Les Allemands* eut été délicat.

La tragédie optimiste, c'était le moment de taper.

La guerre n'avait été que péripétie. Il finit à l'Académie Française, immortel oublié.

Harari avait fait passer la grandeur.

Lors des répétitions, Elsa Triolet et Aragon étaient venus. Non pas envoyés par le parti, mais.... amis conseil.

Triolet, se présentait comme la représentante de l'auteur Vichneoski, et quand l'auteur fut mort, de sa femme Vichneoskaia.

Le parti ne finançait rien au Théâtre Indépendant, il n'avait que l'influence d'un idéal commun.

A l'entracte Clément rejoignit Aragon et Elsa. Ils lui demandèrent de couper quelques scènes, lui reprochèrent de rendre ces anarchistes sympathiques.

«Ce n'était pas bon. Cela donnait des armes aux ennemis du peuple. Ce n'était pas la pensée de l'auteur».

«Mais ce sont les scènes les plus belles».

Il est, Clément, toujours à contretemps. Il refusa.

C'est comme cela qu'il voyait cette histoire.

Lorsque le rideau tomba et que les acteurs eurent salué, Aragon et Elsa n'étaient plus là.

André Marty vint à son tour, il était en bagarre avec les Thoréziens. La pièce eut du succès, il n'en fut plus question.

Après Paris, ce furent les tournées, à Nice au Stade Michel, devant dix mille personnes. De ce succès, ce que garde d'important Clément, c'est que pour la première fois, des balles traçantes rayaient l'espace durant les combats des héros contre les tsaristes, nouveau procédé de balles à blanc.

Il avait été proche de Vailland, ils se voyaient au *Flore*, à *La Coupole* ou au *Montana*, et Vailland lui racontait des choses intimes indicibles.

Vaillant lui proposa de monter «Héloïse et Abélard».

Clément voulut le créer pour le «Concours des jeunes compagnies».

Il avait même eu quelque subvention lorsque Courtade,

journaliste à ***Huma***, vint le voir.

«C'est une grande pièce, grande, tu n'as pas tout à fait la stature, tu sais, tu n'est pas un grand, du moins pas assez, laisse la pièce à Jean Marchat».

Il avait envie de s'insurger, Clément, mais il sentait que Vaillant aussi avait pris la décision de lui retirer «Héloïse et Abélard».

La subvention, il la repasserait avec la pièce, le tout est de faire progresser l'avenir, héritiers de l'avenir.

Le sort de la pièce suivante fut semblable, une pièce du philosophe Henri Lefebvre, alors communiste.

Clément n'y vit que coïncidence et repassa subvention et travail à un autre plus digne que lui, toujours Jean Marchat, au service des idéaux d'humanité.

C'était pour le bien de tous.

Dans les deux cas ce furent des fours. A quoi avait-il échappé !

Grâce au Parti !

Il ne voit toujours en cette frustration que les mœurs du monde du théâtre non celle du Parti et il plaisantait avec Vaillant et avec Lefebvre, et les autres plaisantaient avec lui, heureux de le voir si bon et bienveillant.

En vitesse il dût mettre en scène «La Technique bulgare» avec une jeune et belle actrice : Alice Sapritch.

Ils jouaient à Paris au Théâtre Verlaine, lorsqu'un homme médiocre d'apparence et qui semblait être ce qu'il était, un petit fonctionnaire desséché en veste à petits revers, en mauvais tweed de petite qualité, vint en coulisses et d'une petite voix asexuée, demanda Monsieur Harari.

Il était d'un petit service médiocre, venait s'étonner que Monsieur Harari joue, engage des comédiens, gère du personnel, loue des théâtres, sans carte de travail, lui qui n'était rien, rien qu'un apatride.

Clément sentit l'impérieux devoir de devenir Français, il se déplaça, erra de bureau en bureau, à la recherche du processus, de la filière ou du moyen.

Il eut enfin un dossier complet, en règle. Il fut

convoqué avec Liliane dans un petit bureau encombré, poussiéreux, entassé.

Un employé lui posa quelques questions, ouvrit un dossier (de police ?).

Harari, Harari ? Vous ne manquez pas d'air, vous avez une activité commerciale ? Sans papiers.

Théâtrale, Monsieur.

Théâtrale, commerciale, c'est pareil, mon pauvre ami.

Vous employez du monde pour faire du bénéfice.

Il se replongea dans le dossier.

Et en plus, c'est communiste.

Clément sentit que son affaire allait fort tristement. Il en parla autour de lui.

Un personnage, à la *Maison de la Pensée Française*, proche du chef de cabinet d'un ministre, intervint, puis avisa Clément.

Ils furent convoqués, courtoisement, dans un autre bureau, et devinrent Français. Vive la France !

Liliane, il en parle peu, dans son souvenir Clément, parce qu'elle remplissait tout le reste de sa vie, tous les interstices, était toujours présente, amante, mère, fille, épouse.

C'était si nature.

Elle élevait les enfants, faisait bouillir la marmite, en travaillant, d'abord ici ou là, puis à l'UNESCO.

Clément parfois ramenait quelques francs.

Il travaillait à la radio, à la télé, dans des dramatiques, avec Bluwal, avec Margaritis, mais c'était si mal payé !

Ce n'était qu'un peu de beurre sur le pain mais si peu, si humiliant de toucher si peu, si administrativement, comme un coursier, un pourboire à la course.

A Cognac Jay, les comédiens venaient avec l'esprit de mendicité.

Dans un couloir, le couloir de la Honte, ils s'asseyaient, agglutinés, quarante, cinquante, qui comptaient sur ça pour payer le repas ou la chambre du soir, le biberon ou la viande des gosses.

La petite porte s'ouvrait sur le couloir aux esclaves, le metteur en scène (Bluwal, Lucot, Barma...) criait : « toi, toi, c'est fini ! »

Alors les résidus, les non pris, sans prix, les rejetés, vieux ou jeunes indistinctement juraient, retournaient au soleil ou à la bruine et recommençaient des rêves de gloire.

Quant aux figurants, lie de la lie, esclaves d'esclaves, ils rêvaient d'un mot dit, qui les transcenderait en acteurs.

Monsieur Jolyval payait, au nombre de lignes.

En remettant le billet et les quelques pièces de monnaie, disait « Ah Monsieur Harari de la tragédie optimiste (comme s'il se régalaient la bouche d'un titre nobiliaire).

Ah Monsieur Harari, si ce n'était que moi, je vous donnerais plus ! J'applique le tarif, deux cent soixante lignes, une interjection et deux silences, cela fait trois cent dix sept francs et cinq centimes. Plus un supplément de douze francs. Monsieur Harari, parce que vous êtes un comédien connu, Monsieur Harari. Voilà Monsieur Harari, n'oubliez pas le décompte, Monsieur Harari. Au revoir Monsieur Harari ».

Clément avait rejoint une cellule du Parti, militait au Mouvement de la Paix.

Un jour, la délégation, composée de Clément Harari, Nathan Levy, Jean Hiltman, et quelques autres militants aussi internationalistes que traînant des accents d'Europe centrale ou carrément yiddish, portait une pétition à la mairie.

Prit la parole, la seule Française de souche, communiste acharnée autant qu'aristocrate, en manteau de zibeline, la Duchesse des Marches. Ils y allaient l'âme sans ironie. Elle, elle les trouvait attendrissants d'exotisme et de foi.

Un jour une femme vint.

Superbe.

Il les trouvait toujours superbes les femmes, Clément, surtout quand un feu intérieur, une grande intelligence,

ou des passions les habitait. Et dans ces milieux, c'est souvent qu'elles sont habitées.

Elle était magnifique à faire jouer le magnificat ! Des cheveux longs, flottants, naturellement roux, des yeux bleus, elle avait travaillé avec Le Corbusier, elle lui apportait des pièces, elle lui fit lire un Louis XI qu'elle avait écrit.

Elle s'appelait Janin.

Vint le temps de monter *La Jacquerie* de Mérimée.

Aragon avait préfacé une réédition et fait lire à Clément.

C'était un gros projet, de nombreux acteurs, une mise en scène forte, vigoureuse !

Personne n'avait jamais osé monter ce monstre de passion et de révolution.

Coûteux, le projet. Janin apporta trois mille francs. C'était une somme en 52.

Geneviève Bray eut le personnage féminin.

Chaque fois que Clément avait enfin une scène où jouer, les comédiens s'étaient éparpillés, chaque fois qu'il avait réussi à réunir une troupe, il n'avait plus de théâtre.

Ce n'était plus le temps de la bohème et du bénévolat, de la militance sans pitance, des tournées sans argent et des hôtels sans confort.

Les comédiens voulaient être payés, avoir un contrat, fonctionner.

Les décors du peintre Fougeron, les costumes, trente costumes.

La musique de Jean Viener, qui viendrait au piano et improviserait.

Eluard s'est intéressé à la pièce.

Ils étaient en pleine révolution, avec les seigneurs, les mercenaires les paysans, serfs et pauvres hères... Vitez n'était plus là. Cela sentait mauvais. De tous côtés, les vrais amis et les bonnes âmes disaient :

Tu vas te casser les reins.

Il est têtù, Clément, il continuait.

« Il aurait fallu un très grand théâtre, un Opéra » lui

disait-on.

Il est têtù Clément, il n'entendait pas.

Le Parti avait toujours été là, non par une organisation formelle, mais par la nébuleuse des sympathies. Peut-être, était-il un peu moins là.

Clément prenait trop de risques, la pièce n'était-elle peut-être pas assez... ou bien trop... Il se sentait seul, Clément.

Il allait, héros de tragédie antique, où les dieux le menaient.

La Roche tarpéienne est proche du Capitole.

Il allait dans la foule du court terme, résolvant problème après problème.

Les spectateurs fidèles, les comités d'entreprise, rempliraient la salle, on arriverait à payer les frais et les salaires.

Il allait. Il ne doutait de rien, le rôle principal, il y voyait Gérard Philipe. Il ne serait jamais venu, mais Clément, il était fou.

Trois ans et demi à préparer *La Jacquerie*.

Fougeron lui a offert les décors. Il s'endettait, Clément.

Danielle Janin qui lui avait apporté trois mille francs, lui disait : « continue, j'hypothèque ma maison ». Il ne voulait pas.

Liliane nourrissait les enfants.

Les comédiens passaient, entraient dans l'aventure, répétaient quelques jours, puis allaient ailleurs vivre leur vie.

Les jours et les mois passaient, des tas de gens s'approchaient de l'énorme baleine échouée, puis s'éloignaient, n'espérant aucune marée pour la mettre à flot.

Clément ne dormait toujours que quelques heures par nuit, et passait ses nuits à discuter dans des petits cafés, à écouter les informations en ondes courtes, en anglais, en arabe, en français.

Il s'obstinait.

Enfin Clément trouva le Théâtre Charles de Rochefort.

Il signa pour trente représentations.

La Première, l'évènement était écrasé, Eluard était mort.

Il avait déjà vendu une dizaine de soirées à quelques comités.

Il comptait sur Eluard, les ***Lettres Françaises***, Aragon.

Il lui avait été reproché de monter des Russes, des Polonais, mais c'était aujourd'hui un auteur français : Mérimée.

Il aurait la critique unanime et Eluard était mort.

Les comités d'entreprises qui remplissaient les salles étaient moins présents, soit que la prospection, la venue spontanée se fissent mal, soit que la mouvance communiste ne trouvait plus Clément assez sûr, soit que des luttes de pouvoir lui échappassent.

C'est très court, un mois pour une pièce.

Marie Grant, la directrice voyait que c'était moyen, les entrées.

Un soir Clément arrive le premier, comme toujours.

Il arrivait le premier.

Le théâtre était fermé.

Une affichette indiquait: «à partir de ce soir tout billet vendu pour la jacquerie est illégal». Les boîtes de maquillage des dix-sept comédiens étaient sur le trottoir humide.

Un procès, quel procès ? Il a foncé au poste de police. Quelle déposition faire, quelle plainte ?

Que voulait ce petit bonhomme à l'accent étrange. Ils ne comprenaient rien les policiers.

Il voulut une espèce de procès.

Il alla aux prud'hommes, ou au tribunal d'instance ou au tribunal de commerce, il ne sait plus, ils avaient des robes.

Il n'y avait pas compétence, et le conseiller en robe, ou le greffier, ou il ne sait qui lui dit : «Vous montez ces pièces communistes horribles quand nos enfants se font

tuer en Indochine française. J'aurais honte à votre place, vous ne méritez pas d'être devenu Français».

Danielle Janin était deux fois plus chaleureuse, alors qu'il était dans la détresse. Il réussit à lui rendre son prêt.

Ne pas payer les comédiens ? Clément était syndicaliste, et, faible, voulait vivre sa vie en accord avec ses choix.

Liliane dit aujourd'hui : « nous avons mis dix ans à payer *La Jacquerie*.

C'était en cinquante trois.

Final

Sous la coupole, là haut, au dessus du Rex, le bruit du Boulevard n'arrivait qu'atténué.

Il était changé, Clément, changé en bon jeune homme, dévoué, intelligent, secrétaire de rédaction de Radar, journal à sensation.

Son léger accent d'Egypte n'était qu'un plus.

La situation d'exil était une raison pour moins payer le moins cher des collaborateurs.

Liliane était ravie, elle avait un mari normal avec un salaire normal, pour nourrir les deux enfants.

C'était fini la valse des trous et des rentrées.

C'était la fin des temps où le salaire de Liliane, les petits coups de main de sa mère, la sous-location d'une partie de l'appartement étaient finalement un mécénat supplémentaire au Théâtre indépendant propagateur de révolte idéaliste.

Le Parti communiste, lui, était gagnant, les pièces enflammaient la militance... et gratos !

Heureusement Clément avait enfin trouvé la stabilité, Liliane était au bout de ces expédients.

Quelque part, pourtant elle regrettait les rêves de folie.

Clément, il est fou !

Mais voguer sur l'épopée.....

Clément s'efforçait d'être cet homme normal qui vend son enfance pour un plat de lentilles.

Laborieusement, il était secrétaire de rédaction, laborieusement, il rédigeait les horoscopes.

Quand on vint le chercher pour quinze jours de tournage ! Il n'avertit même pas le directeur !

Il rembarqua les voiles gonflées de joie, de folie, de passion et d'irresponsabilité.

Les quinze jours passés, il revint salarié soumis reprendre son emploi !

« Vous voilà, vous, théâtraux, et communiste ! C'est le bouquet ! Demandez à Staline de vous nourrir, la porte, faute grave, pas de préavis, dehors, dehors ! »

Il se jura de ne plus être sage, il eut raison.

De ce jour, il fit les films avec Constantine, et au bout de chacun trouvait autre chose.

Il n'est pas un rôle de petite fripouille, huissier, trafiquant juif, usurier ou diable, notaire ou scorpion d'outre mer, que l'on ne pensa à lui cantonné dans le mal.

S'il va en enfer, il y retrouvera ses rôles.

Table des matières

Livre I

- Chapitre 1 p. 3
- Chapitre 2 p. 19
- Chapitre 3 p. 27
- Chapitre 4 p. 31
- Chapitre 5 p. 37
- Chapitre 6 p. 43

Livre II

- Chapitre 1 p. 47
- Chapitre 2 p. 57
- Chapitre 3 p. 61
- Chapitre 4 p. 63
- Chapitre 5 p. 69

Livre III

- Chapitre 1 p. 73
- Chapitre 2 p. 79
- Chapitre 3 p. 85
- Chapitre 4 p. 95
- Chapitre 5 p. 101
- Chapitre 6 p. 106
- Chapitre 7 p. 119
- Chapitre 8 p. 123
- Final p. 141

Catalogue Editions La Brochure :

Brochures : Ces cinq publications sont de format A5, 55 pages, 5 euros port compris.

1) Quel socialisme pour le Venezuela ? Hugo Chavez
traduction du discours historique du 15-12-2006.

2) Des crimes sociaux à Auch, Limoges, Moissac, Le Havre, Heumont, (1850-1950), Jean-Paul Damaggio.

3) Laïques sans œillères, de Redeker à Teper, en pensant à Chahla Chafiq, Marie-France Durand et Jean-Paul Damaggio.

4) L'abbé Marcellin (1806-1888), une vie de courage, Jean-Paul Damaggio.

5) Vu du Tarn-et-Garonne, Vingt ans de lutte contre le FN, Jean-Paul Damaggio.

Livres :

6) La jeunesse de Calmoun, Max Biro et Clément Harari.
(roman à partir de la vie de Clément Harari, 150 pages, format A5, 12 euros,).

7) Emotions autobiographiques, Léon Cladel (cinq nouvelles rééditées parmi les plus surprenantes de cet auteur trop méconnu) 150 pages, format A5, 12 euros.

Pour toute commande :

**Jean-Paul Damaggio 82210 Angeville
avec chèque à l'ordre de La Brochure.**